

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 42.

JEUDI, 2 NOVEMBRE 1876

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

Antoine-Xavier Labelle, prêtre, curé de Saint-Jérôme, par G. E. Desbarats. — Nos gravures : Aux portes de la mort ; Départ des volontaires russes. — Modes, nouveautés, description des toilettes, par Mary d'Auberville. — Aventures du Capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Bibliographie : Les souverains et les hommes d'état de l'Angleterre au dix-neuvième siècle, par P. C. (suite). — Poésie : A mon ami\*\*\* par M. J. A. Poisson. — Lettres Parisiennes : Le duel, par Th. B. de la Guierche. — Littérature canadienne : Le Roi des Etudiants, par Vincelas-Eugène Dick (suite). — Poésie : Promenade de trois morts : Fantaisie, par Octave Crémazie. — Nouvelles générales. — Enigmes, charades, etc. — Le Jeu de Dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des Aventures du capitaine Hatteras : Aux portes de la mort ; F.-X.-A. Labelle, curé de Saint-Jérôme ; Saint-Pétersbourg : Départ d'officiers russes pour la Sibirie.

## F.-X. ANTOINE LABELLE

PRÊTRE, CURÉ DE ST. JÉRÔME

Que l'on trouve dans le sanctuaire des mœurs irréprochables, une charité sans bornes, un dévouement qui ne recule devant aucun sacrifice, la science des Ecritures jointe à l'humilité chrétienne, un esprit d'élite soumis à l'obéissance ecclésiastique, c'est déjà beau ; il ne faut rien moins que la grâce divine pour former un parfait prêtre catholique, miroir des vertus du Sauveur. On ne demande pas davantage au ministre du Seigneur.

Que le citoyen s'intéresse à la chose publique, et prenne part aux discussions et aux luttes qui en modifient l'administration, c'est ce que la patrie a le droit d'exiger. S'il possède la connaissance des ressources et des besoins de son pays ; s'il conçoit, pour en favoriser la croissance et le bien-être, des plans et des combinaisons qui rencontrent l'assentiment du pays ; s'il embrasse d'un coup d'œil le vaste horizon de la politique, perçoit et expose clairement et facilement l'enchaînement des causes et des effets dans les mesures et les événements qui se succèdent, éclaire les chefs de la nation, et les décide à exécuter ses projets ; s'il découvre et déjoue les intrigues, sans se servir d'autres armes que la loyauté, la vérité et une indomptable volonté, oh ! alors, c'est un homme d'état, le pays lui doit sa reconnaissance, sa carrière est pleine de gloire et de mérite.

Parfois, on rencontre dans la vie privée un homme aux talents cultivés, aux connaissances variées, aux larges sympathies, au cœur franc, au naturel aimable, qui répand autour de lui, dans une conversation vive et enjouée, comme une pluie diamantée d'idées originales, de faits intéressants, de souvenirs curieux, d'anecdotes amusantes, de satires spirituelles. On aime à l'entendre parler, on se groupe autour de lui, on ramasse les perles qui tombent de sa bouche, on s'épanouit à son rire joyeux, on sort de chez lui le cœur dans la main, rempli de sympathie pour tous venants. Un tel homme est un bienfaiteur de l'humanité ; il civilise ses semblables, les rend plus hommes, plus doux, plus chrétiens. Il leur procure un joyeux quart-d'heure, il leur verse l'intelligence, le savoir et la bonté qui débordent en lui. Sa sphère est marquée. S'il ne va jamais au-delà, il n'aura pas vécu en vain.

Mais, combinez dans un même personnage le prêtre dévoué qui remplit avec zèle et charité les devoirs de son saint ministère ; le citoyen patriotique, dont la grande intelligence sert parfois de phare à la barque de l'état ; l'aimable compagnon qui réjouit de sa verve intarissable les amis qu'attire sa franche et libérale hospitalité, et vous avez un phénomène.

Ce phénomène se nomme le curé Labelle, de Saint-Jérôme.

Nous n'avons point la prétention d'écrire une biographie de M. Labelle. Eussions-nous toutes les données nécessaires, puissions-nous réunir tous les actes désintéressés, les sacrifices personnels, les démarches incessantes que renferme son histoire et qui rempliraient un gros volume, nous voudrions les confier à une plume mieux exercée, plus savante, qui pût en faire ressortir avec éclat tous les détails. Plus tard, le nom de M. Labelle sera inscrit dans l'histoire, entouré de l'aurole qui lui appartient. Aujourd'hui, nous ne pouvons que tracer une esquisse rapide de sa vie, crayonner à grands traits sa physiologie morale et intellectuelle.

Le Révérend François-Xavier-Antoine Labelle, fils de M. Antoine Labelle, maître-cordonnier, du village de Sainte-Rose, et de Dame Angélique Mayer, est né le 24 novembre 1834. Il commença, en 1844, ses études au collège de Sainte-Thérèse, où il termina un cours complet de huit ans. Il se fit remarquer dès lors par un jugement sain et par une mémoire heureuse et tenace. La considération dont il jouissait parmi les élèves lui valut d'être président de la société grammaticale, et vice-président de la société littéraire du collège. Ses études favorites étaient celle de l'histoire et de la philosophie. Il affectionnait surtout DeMaistre, Balmès, DeBonald et Nicholais. Ce dernier, qu'il possédait presque par cœur, était son auteur favori, au point que le jeune Labelle était désigné par ses compagnons sous le nom de *Nicholais*.

Il entra dans l'état ecclésiastique en 1852, au séminaire de Sainte-Thérèse, où pendant trois ans il enseigna les éléments français et la méthode latine, en même temps qu'il remplissait les fonctions de maître de salle et d'étude. Il passa ensuite une année au grand séminaire de Montréal pour y étudier exclusivement la théologie.

Il n'avait que 22 ans lorsqu'il reçut l'ordre de la prêtrise en 1856, à Sainte-Rose, des mains de Mgr. Pinsonnault, huit jours seulement après le sacre de cet évêque.

Mgr. de Birtha avait privilège d'ordonner un certain nombre de prêtres avant l'âge requis. Antoine Labelle fut le premier qui eut cet honneur. Il fut de suite nommé vicaire au Sault-au-Récollet, où il passa deux ans et six mois. Il n'eut qu'à se féliciter d'être le vicaire de M. le curé Vinet, depuis Monsignore, qui, au milieu des soins du saint ministère qu'il remplissait avec la régularité la plus sévère, savait faire les honneurs de son presbytère, quand l'occasion s'en présentait.

Dans les difficultés qu'eut à rencontrer M. Vinet dans la construction du couvent du Sacré-Cœur, le jeune vicaire lui fut de grand service. Il se fit aimer là comme ailleurs, et ce fut avec regret que les paroissiens du Sault le virent s'éloigner pour aller en aide au curé Morin, de Saint-Jacques-le-Mineur, dont l'état de santé demandait du repos, et auprès duquel M. Labelle passa neuf mois.

En 1859, il fut nommé curé de Saint-Antoine-Abbé, paroisse limitrophe et mixte. Il eut ici beaucoup de difficultés à aplanir, comme premier curé résidant en cette paroisse, qui avait été, quant aux fins civiles, partagée en deux par la division des comtés de Huntingdon et Château-guay. Tout était à créer au milieu des

plus grands obstacles ; il parvint cependant à faire ériger la paroisse civilement, ainsi qu'à l'organiser en corporation scolaire et municipale, malgré les influences électorales qui l'empêchèrent de parvenir immédiatement à son but. Des embarras religieux existaient aussi, mais grâce à l'énergie et au tact de M. Labelle, ces difficultés s'aplanirent. L'impulsion que Saint-Antoine-Abbé reçut pendant les quatre années que M. Labelle y passa, lança cette paroisse dans la voie du progrès, de telle sorte qu'aujourd'hui, elle compte comme une des plus prospères de la Province. Elle est en frais de remplacer l'humble chapelle qui existait jadis, par une des plus belles églises et un des plus beaux presbytères du pays.

C'est dans cette paroisse qu'il eut la douleur de perdre son respectable père, qui avait suivi son fils unique.

Connaissant son énergie, sa charité et le tact qu'il savait déployer, Monseigneur l'envoya, en 1863, à Lacolle, où de grandes difficultés surgissaient. L'évêque ayant fixé l'église en dehors du village, dans un endroit choisi comme centre de la paroisse, une scission s'était opérée, alimentée par quelques protestants qui offraient même de l'aide pour bâtir une église dans le village. Quand M. Labelle y vint remplacer M. Bourbonnais, la position présentait des difficultés presque insurmontables ; mais les habitants de Saint-Antoine prédirent à ceux de Lacolle que rien ne résisterait à leur ancien curé.

En effet, à force de persévérance et de diplomatie, il parvint à faire de Lacolle un des plus beaux établissements du pays, malgré l'intelligence et la richesse liguées contre lui, et malgré les efforts des protestants qui possédaient en grande partie le territoire.

Quand il quitta la paroisse, protestants et catholiques reconnurent son habileté, et admirèrent la justice de ses prétentions.

C'est pendant son séjour à Lacolle que l'invasion féniennne eut lieu. Cet endroit offrait un accès facile à l'ennemi, étant à l'entrée de la plaine qui conduit à Saint-Jean. Mais le patriotisme que le curé réveilla dans le cœur de ses ouailles eut assez de retentissement pour faire choisir une autre porte aux ennemis de la patrie. " Si les féniens entrent ici, disait aux habitants ce pasteur dévoué, je me mettrai à la tête d'une compagnie pour les repousser."

En 1868, il fut transféré à la cure de Saint-Jérôme. Après avoir passé ses premières années de prêtrise au milieu des luttes, il trouvait bon d'arriver dans une paroisse paisible et bien organisée. Il se jeta à genoux dans la porte de son presbytère pour remercier Dieu de sa miséricorde. Il trouva parmi ses nouveaux paroissiens l'esprit d'union, si efficace aux grandes œuvres. Le site du village, les progrès déjà inaugurés, l'intelligence et l'ambition de ses habitants, tout lui faisait présager une ère de bonheur tel qu'il n'en avait pas encore goûté.

Il ne connaissait le Nord que par la géographie et le ouï-dire ; mais la position de Saint-Jérôme au pied des Laurentides, et dans cette vallée si vaste et si fertile de l'Ottawa, lui ouvrait la perspective d'un vaste champ pour l'exercice de son patriotisme. Il voulut se convaincre par lui-même des ressources du pays, et, dans ce but, il organisa une exploration pour aller aux confins de la vallée. Il en revint per-

suaqué que cette vaste plaine devait être le berceau d'une population nombreuse et vigoureuse, dont le travail et les besoins alimenteraient un commerce important.

Il songea immédiatement à un chemin de fer qui, en se rendant jusqu'à la Gatineau, ferait plus tard couler les richesses de ces contrées dans le sein de Montréal, tout en encourageant la colonisation ; car il avait trouvé, dans son voyage, des terres fertiles et des richesses forestières et minérales considérables. Il songea aussi à cette foule de bras vigoureux qui, après avoir reçu de la patrie tant de faveurs, s'en allait enrichir l'étranger, tandis que notre pays leur offrait tant de ressources à exploiter. " Chaque sujet qui s'éloigne de l'ombre bienfaisant du drapeau anglais, disait-il, c'est une perte pour le pays, un malheur pour le sujet."

Mais avant de parler d'un chemin de fer, il fallait créer des routes pour alimenter cette voie ; aussi s'occupait-il de faire faire des chemins de colonisation. Les hommes publics savent ce qu'il en coûte pour obtenir des faveurs d'un gouvernement qui, malgré son patriotisme et sa bonne volonté, ne peut pas aller aussi vite qu'il le voudrait dans la distribution des faveurs.

Les influences du Sud, qui prétendait n'avoir pas encore assez reçu, tempéraient les élans généreux des ministres. M. Labelle avait un suprême argument : " Le Sud a beaucoup reçu, le Nord presque rien ; quand le Sud reçoit, le Nord n'en profite pas, tandis que quand le Nord prospère, la richesse qui en découle se fait sentir au Sud." Il supplia, fit antichambre, fut repoussé. " Tâchez donc de nous débarrasser de votre curé," disait un jour un ministre au membre du comté de Terrebonne. " Vous avez beau, répondait celui-ci ; s'il vous ennuie, donnez-lui ce qu'il demande ; autrement, jamais vous n'en serez délivré."

Ce fut après bien des démarches, bien des supplications que le ministère acquiesça à cette juste contrainte, et fit la part du Nord, selon les moyens dont le gouvernement pouvait alors disposer.

Disons de suite que, dans ces luttes, le zèle du curé Labelle était secondé avec vigueur par le membre du comté, l'hon. M. Chapeau, ainsi que par son représentant aux Communes, M. Masson. Il s'attira aussi le bon vouloir des gouvernements qui se sont succédés, et fut soutenu par la sympathie et l'énergie des citoyens de Saint-Jérôme, parmi lesquels se distinguèrent les Messieurs Lavolette, M. J.-B. Lefebvre-Villemure, les Messieurs Prévost et DeMontigny, M. William Scott, M. J.-A. Hervieux et autres qu'il serait trop long d'énumérer ; car Saint-Jérôme tout entier est uni à son curé. Quand il s'agit d'œuvres publiques, les partis s'effacent. Les curés des autres paroisses du Nord ont aussi énergiquement appuyé les efforts de M. Labelle.

Mais l'œuvre principale de cet homme infatigable est certainement le chemin de fer commencé sous ses auspices, portant d'abord le nom modeste de chemin à lisses de bois, et aujourd'hui réalisé avec des lisses d'acier. C'est là que se déploya son énergie sans pareille. C'est dans la poursuite de cet objet qu'il entreprit des luttes, des voyages, des courses, des écrits, etc., dont faire le récit serait narrer l'histoire de l'enfance orageuse de deux grands chemins de fer. M. Labelle a toujours regardé le chemin de fer de Colonisation du

Nord comme partie du chemin canadien du Pacifique, et s'intéressa fort à celui-ci. Il le considérait comme le grand artère qui devait porter les richesses de l'Ouest, et même du Japon et de la Chine, à nos ports de mer par l'intérieur du territoire canadien, favorisant et nourrissant le commerce et l'industrie sur tout son parcours. Il admirait le plan de sir Georges Cartier, et regrettait que sir Hugh Allan, grâce aux intrigues de ses adversaires, n'eût pu négocier l'emprunt nécessaire pour le mettre à exécution. Il voyait dans la construction du Pacifique un engin puissant d'émigration, et calculait que dans dix ans, la contribution indirecte des émigrés au revenu fédéral, et l'augmentation de valeur des terres du Nord-Ouest, eussent payé en grande partie la dette qu'il aurait fallu contracter. Ses appréciations des avantages et des désavantages présentés par les diverses routes déclinèrent le coup d'œil d'un homme d'état. Il travailla aussi à la réussite du chemin de la rive nord, par ses écrits et par ses visites et des démarches pleines d'apropos. Mais son chemin de fer favori, s'était sans doute celui de Colonisation du Nord. On l'en appelle le père. Il ne peut guère en récuser la paternité. Dernièrement encore, il avouait à une réunion des membres de la presse qui lui faisaient visite, qu'un pareil enfant était de l'espèce qu'il était permis d'engendrer dans le sacerdoce. Il remerciait en même temps quelques journaux d'en avoir été les nourriciers et de l'avoir habillé. Si quelque doute existait, sur la part prépondérante qui revient à M. Labelle dans la gloire de cette œuvre, les extraits suivants, qui nous sont communiqués par un ami indiscret du curé de Saint-Jérôme, suffiront pour les dissiper.

Sir Hugh Allan lui écrivait en date du 25 juillet 1873 : " My dear Father Labelle, vous avez été content, j'en suis certain, d'apprendre que le contrat pour la construction du chemin de fer de Colonisation du Nord était enfin signé. Ce résultat est en grandemessure dû à votre industrie et vos efforts infatigables, et s'il y a un homme qui puisse s'attribuer la gloire de cette œuvre, cet homme, c'est vous-même."

L'hon. M. Abbott lui écrivait de Londres, le 5 mai 1873 : " Il est à regretter que votre saint office vous empêche d'occuper dans l'entreprise la position à laquelle vos efforts et votre influence vous donnent droit. Mais je sais que la satisfaction d'avoir fait un grand bien à votre pays et à vos compatriotes vous récompensera suffisamment, à votre point de vue, de l'aide importante que vous nous avez donnée dès le principe."

Aujourd'hui que le chemin est presque terminé, l'on peut bien décerner la couronne à qui la mérite.

L'on sait que, par suite d'une foule de difficultés imprévues, l'avenir du chemin de fer de colonisation fut encore menacé, même après que les travaux furent commencés. M. Labelle avait contribué à faire voter le million par Montréal, il déclina le ministère de la Province à adopter le chemin, et le parachever. C'est même de lui, dit-on, qu'est venue l'idée de faire entreprendre " Le Grand-Tronc du Nord " par le gouvernement. La part qu'il avait prise dans ces événements fut reconnue en quelque mesure par les commissaires, en donnant à l'un des deux premiers engins placés sur la ligne le nom du " Rév. A. Labelle."

Au dîner qui eut lieu l'autre jour à Saint-Jérôme, ministres, représentants, journalistes, échevins, tous s'unirent dans un concert de louanges à son adresse. Et, soit dit en passant, le tact exquis qu'il manifesta en cette circonstance confirmait ce qu'avait dit de lui, en pareille occasion, un citoyen distingué parmi nos frères anglais et protestants : " Le père Labelle, disait-il, aurait dû être premier ministre du Canada, au lieu d'être curé de Saint-Jérôme ! "

Les Montréalais se rappelleront longtemps les processions de traîneaux chargés de bois, qui, en deux occasions, sont arrivées en ville conduites par le curé Labelle. C'était un présent que les habitants de

Saint-Jérôme, à la sollicitation de leur pasteur, envoyaient aux pauvres de Montréal. La prochaine fois que Saint-Jérôme fera la charité, son cadeau viendra en chemin de fer.

Au milieu de tout cela, M. Labelle a eu le temps de doter Saint-Jérôme d'un collège, jolie bâtisse en brique de trois étages, de 80 pieds de façade avec chapelle latérale, et où la jeune fille de la paroisse reçoit une éducation commerciale, agricole et religieuse sous les soins des Révérends Pères de Sainte-Croix.

Aujourd'hui que le chemin de fer est terminé jusqu'à Saint-Jérôme, il faut l'alimenter. Le curé Labelle est persuadé que les Laurentides renferment des richesses minières considérables, et les rapports géologiques en font foi. Dernièrement, par exemple, on découvrirait, dans Saint-Jérôme même, des indices les plus marqués d'une mine précieuse. De suite il frappe à toutes les portes pour avoir les moyens de faire bénéficier le pays et son village de l'exploitation de ces mines. Déjà la paroisse a souscrit quelques milliers de piastres, et l'on doit se mettre à l'œuvre ; mais les ressources sont si minimes, et les dépenses sont si considérables pour jeter les bases solides d'une exploitation efficace, qu'il lui faut de plus amples secours. Et, disons en passant que les mines étant une des plus puissantes sources de la richesse d'un pays, on ne voit pas pourquoi les gouvernements n'alloueraient pas quelques subventions aux hommes énergiques qui entreprennent de fouiller les entrailles de la terre d'une manière raisonnée.

Tant d'occupations n'empêchent le curé Labelle d'être d'une régularité exemplaire dans l'exercice de son ministère. Ses sermons sont toujours dignes de remarque par la lucidité et le sens pratique qui les caractérisent. Sincèrement orthodoxe, il ne dévie pas de la plus stricte doctrine de l'Eglise, qu'il ne trouve nullement incompatible avec le vrai progrès. Aussi, dans sa paroisse, l'Eglise favorise l'Etat et l'Etat aide l'Eglise, et tout le monde s'en trouve bien.

Loin de s'enorgueillir de ses succès, il sait en faire remonter la gloire à Dieu, la cause première et l'auteur de toute grandeur.

Les connaissances théologiques de M. Labelle sont très-profondes, et il a souvent eu occasion d'éclaircir des questions fort difficiles. Monseigneur d'Ottawa l'a honoré de sa confiance en lui déléguant une partie de ses pouvoirs aux fins d'ériger des paroisses canoniques dans la partie sud de son diocèse.

Il est d'une affabilité engageante, et sait toujours trouver des instants pour parler de tout ce qui peut intéresser. Toujours prêt à rendre service au plus humble de ses paroissiens, il dépasse dans sa générosité les limites de sa fortune, qu'il ne se donne jamais le temps d'apprécier.

Il reçoit avec une charmante bonhomie, dont la cordialité tient lieu de tous les raffinements de la civilité. Quand sa cave est vide son fumoir est bien garni, et il est aussi à l'aise, dans un cas comme dans l'autre, pour recevoir les plus illustres personnages du pays.

Ajoutons que sa digne mère, qui préside à l'administration intérieure de sa maison, contribue, par sa politesse et ses prévenances, à faire du presbytère de Saint-Jérôme l'hôtel le plus achalandé des paroisses environnantes. Les prêtres du voisinage et les hommes importants de la Puissance viennent souvent s'y instruire et s'y égayer. G.-E. DESBARATS.

#### NOS GRAVURES

**Aux portes de la mort.**—Ce tableau, par Hubert Herkomer, était à la dernière exposition de l'Académie royale, à Londres, où il attira l'admiration des critiques. La scène qu'il représente n'est pas étrangère à nos villages canadiens. Quand on entend tinter la clochette du sanctuaire, on dit : " Voilà le Bon-Dieu qui passe ! c'est M. le curé qui se rend auprès de quelque moribond." Et vite on se met

à la fenêtre ; on s'agenouille avec recueillement, et pendant que le prêtre chemine, portant le Saint-Viatique, on récite une prière pour l'agonisant.

Dans notre gravure, c'est la famille du malade qu'on voit à genoux au seuil de la maison. Le paysage est montagneux ; ce sont les Alpes bavaïses, et c'est dans un chalet de la Bavière que va se passer le drame auquel le prêtre vient prendre part. L'angoisse est peinte sur toutes les figures, sans cependant qu'aucune d'elles n'ait perdu son cachet d'individualité. Elles offrent une étude à l'artiste, comme elles éveillent la sympathie des cœurs. Les pensées qu'évoque ce tableau sont éminemment propres au mois de novembre, quand chacun se souvient de ses parents, de ses amis que recouvre le tombeau et qui attendent le jugement dernier. C'est le mois des morts, le mois des feuilles mortes ; bientôt, un linceul couvrira la nature. C'est l'image de notre destinée. Lisez plutôt le poème d'Octave Crémazie. On y voit tout le néant de l'homme. G.-E. D.

**Départ de volontaires russes.**—Dans notre dernier numéro, nous donnions l'aspect d'un bureau slave à Saint-Petersbourg. Aujourd'hui, nous montrons une gare de la capitale de la Russie, lors du départ journalier de volontaires pour la Serbie. Un nombreux public et les camarades de régiment les accompagnent sur le quai d'embarquement, et, au moment où le train se met en marche, saluent une dernière fois de hurrahs et en agitant leurs coiffures et leurs mouchoirs, ces intrépides volontaires que peut-être ils ne reverront jamais. G.-E. D.

#### MODES

##### NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grande question du moment, en fait de modes, pour une femme économe, c'est de tirer parti du passé au profit du présent. Etant donné un costume démodé, en faire un costume nouveau : voilà l'énoncé du problème ; cherchons-en la solution.

La chose n'est pas si difficile qu'elle le paraît à première vue ; n'a-t-on pas la facilité de faire tunique et cuirasse d'une même étoffe, tandis que les manches et le jupon sont d'une autre ? Ou bien encore d'établir corsage et jupon d'une façon, manches et tunique d'une autre ? Ces deux combinaisons sont également acceptées par la mode actuelle, et nous n'avons pas à nous prononcer sur leur mérite relatif : c'est affaire de goût personnel.

De ce que les manches assorties au jupon répondent bien au sentiment de la mode, il ne faudrait pas appliquer ce système à la polonaise, dont le caractère spécial consiste à être *une*, c'est-à-dire à former un vêtement complet, qui se puisse mettre sur n'importe quel jupon.

La polonaise se fait si longue, aujourd'hui, que c'est presque une robe princesse ; d'autant plus qu'elle suit le mouvement de la traîne et que la hauteur de 15 à 20 centimètres de jupon qu'on aperçoit seulement se conserve tout autour. C'est encore là, pour l'économie, un moyen de pactiser avec la mode et d'utiliser de vieux Jupons, que l'on rend neufs en en rafraichissant simplement le bas.

Voici, au surplus, une toilette dans le dernier genre :—Polonaise en drap militaire bleu, garnie sur tous les bords de dépassants de faille rouge " légion d'honneur," lesquels sont répétés à une distance de cinq centimètres. Deux rangs de boutons lisérés de rouge ornent les devants ; de chaque côté, la poche intérieure est marquée par une fente en biais, ornée d'un revers. Celui-ci est découpé en dents très-creuses, bordées de rouge, avec un bouton assorti sur chaque pointe ; même revers au bas des manches. Par derrière, la polonaise est soulevée en pouffs successifs, cascadeant à peine, accentués et soutenus par des biais dentelés pareils aux garnitures précédentes. Un paletot cuirasse accompagne ce vêtement ; garniture analogue, y compris les deux rangs de boutons qui font suite. Quant au jupon, que l'on voit à peine, nous nous con-

tenterons de citer le volant de velours noir qui l'entoure.

Voici comment on pourrait résumer la physionomie du costume actuel :

La sobriété des ornements, la bonne coupe du vêtement et la netteté de l'ensemble sont des signes distinctifs auxquels on reconnaît, à la promenade, une femme de bonne compagnie. Les garnitures voyantes, les formes excentriques, le genre ébouriffant ne sont supportables que dans un salon.

Maintenant, glanons un peu çà et là dans le champ si vaste de la fantaisie parisienne.

Le fichu est, sans contredit, passé dans les habitudes de la vie d'une élégante ; pas un corsage sur lequel on ne jette, une fois rentrée chez soi, un gentil fichu que l'on noue sans façon, en le fixant par un nœud de ruban ou une fleur. Les fichus le plus en faveur à présent sont en filet de chenille, avec franges assorties, soit noirs, blancs, ou de toute autre couleur. La blonde angulaire noire, crème ou de n'importe quelle autre nuance, forme d'autres fichus très-recherchés pour le soir ; il y en a de charmants, de couleur bleu pâle et rose. Nous avons indiqué la dernière nouveauté sous ce rapport.

Avec le mélange de blondes de couleur et de dentelles noires brodées de paille, on arrive à des résultats ravissants, lorsque les nuances sont bien choisies ; on ajoute à ces parures des ruches intérieures en tulle ou crêpe lisse blanc, quelques nœuds de velours ou de ruban et des fleurs.

A propos de ces ruches, nous signalerons celles de tulle blanc gaufré, avec brins de soie blanche ondulant sur les bords, d'un nuageux plein de douceur. Il y a encore les nouveaux plissés de crêpe lisse crème, garnis de deux rangs de petites valenciennes de même teinte ; ces plissés ne manquent pas de charme et sont bien faits pour fixer l'attention des femmes qui se piquent d'avoir du goût.

La broderie a pris un tel pied, dans le domaine de la mode, qu'on en met partout ; voici un paletot cuirasse en belle faille noire, chaudement doublé, ouaté, capitonné, tout à fait confortable. Son aspect serait des plus simples, puisque ses bords sont unis, s'il n'y avait un col, des revers, deux poches et des parements au bas des manches, le tout en velours noir brodé d'acier. En voyant le vêtement, on ne s'attend guère à ce genre de garniture ; c'est pourtant joli.

*Duster-coat* et *ulster* sont maintenant comptés parmi les manteaux les plus commodes, et les femmes qui les dédaignaient le plus, à leur apparition, s'en montrent maintenant les plus zélés partisans. Le *duster-coat* ou cache-poussière n'a vraiment plus sa raison d'être ; mais, établi en fort cachemire, il est encore assez chaud ; et puis on s'est si bien habitué à lui pendant les voyages et aux eaux, qu'on a peine à s'en passer. L'*ulster*, lui, est peut-être trop lourd pour le moment, mais son tour viendra ; parmi les plus fashionables, il faut citer ceux en drap à carreaux, garnis d'assez gros boutons de bois ou d'os assortis à la teinte de l'étoffe. On nous permettra de dire que ces derniers modèles sont affreux sur le dos d'une femme ; nous préférons de beaucoup l'*ulster* en drap uni. Ce vêtement, comme le *waterproof*, n'a rien d'élégant par sa coupe ; il enveloppe son sujet complètement, faisant de lui une machine longue ou large, selon sa disposition particulière ; il ne faut donc pas lui donner le ridicule d'une excentricité risquée. MARY D'AUBERVILLE.

—Nous ne voyons pas pourquoi les sommes considérables de deniers payées chaque année, en Canada, pour primes d'assurance iraient emplir les coffres de compagnies étrangères, quand nous avons en ce pays des institutions dont le crédit est solide et dont la gestion est confiée à des hommes honnêtes et de capacités reconnues. Nous avons d'assez bons hommes d'affaires en Canada que partout ailleurs, et les Canadiens devraient se faire un devoir d'encourager leurs institutions locales. La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le feu du comté d'Hochelega, dont on trouvera l'annonce dans une autre colonne, inaugure son existence sous les auspices les plus favorables. Dans la liste de ses officiers, nous remarquons des noms bien connus et dont la réputation d'intégrité doit inspirer la confiance.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

**AVENTURES**  
DU  
**CAPITAINE HATTERAS**

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE  
**LE DÉSERT DE GLACE**

CHAPITRE V.—LE PHOQUE ET L'OURS

Hatteras et le docteur rentrèrent dans la maison.  
"Vous savez, dit le premier, que les ours du pôle chassent les phoques, dont ils font principalement leur nourriture. Ils les guettent au bord des crevasses pendant des journées entières et les étouffent dans leurs pattes dès qu'ils apparaissent à la surface des glaces. Un ours ne peut donc s'effrayer de la présence d'un phoque. Au contraire.  
—Je crois comprendre votre projet, dit le docteur ; il est dangereux.  
—Mais il offre des chances de succès, répondit le capitaine : il faut l'employer. Je vais revêtir cette peau de phoque et me glisser sur le champ de glace. Ne perdons pas de temps. Chargez votre fusil et donnez-le-moi."  
Le docteur n'avait rien à répondre ; il eût fait lui-même ce que son compagnon allait tenter ; il quitta la maison, en emportant deux

haches, l'une pour Johnson, l'autre pour lui ; puis, accompagné d'Hatteras, il se dirigea vers le traîneau.  
Là, Hatteras fit sa toilette de phoque, et se glissa dans cette peau qui le couvrait presque tout entier.  
Pendant ce temps, le docteur chargea son fusil avec sa dernière charge de poudre, puis il glissa dans le canon le lingot de mercure qui avait la dureté du fer et la pesanteur du plomb. Cela fait, il remit l'arme à Hatteras, qui la fit disparaître avec lui sous la peau du phoque.  
"Allez, dit-il au docteur, rejoignez Johnson ; je vais attendre quelques instants pour dérouter mon adversaire."  
—Courage, Hatteras ! dit le docteur.  
—Soyez tranquille, et surtout ne vous montrez pas avant mon coup de feu."  
Le docteur gagna rapidement l'hummock derrière lequel se tenait Johnson.  
"Eh bien ? dit celui-ci.  
—Eh bien, attendons ! Hatteras se dévoue pour nous sauver."  
Le docteur était ému ; il regarda l'ours, qui donnait des signes d'une agitation plus violente, comme s'il se fût senti menacé d'un danger prochain.  
Au bout d'un quart-d'heure, le phoque rampait sur la glace ; il avait fait un détour à l'abri des gros blocs pour mieux tromper l'ours ; il se trouvait alors à cinquante toises de lui. Celui-ci l'aperçut et se ramassa sur lui-même, cherchant pour ainsi dire à se dérober.  
Hatteras imitait avec une profonde habileté

les mouvements du phoque, et, s'il n'eût été prévenu, le docteur s'y fût certainement laissé prendre.  
"C'est cela ! c'est bien cela !" disait Johnson à voix basse.  
L'amphibie, tout en gagnant du côté de l'animal, ne semblait pas l'apercevoir ; il paraissait chercher une crevasse pour se replonger dans son élément.  
L'ours, de son côté, tournant les glaçons, se dirigeait vers lui avec une prudence extrême ; ses yeux enflammés respiraient la plus ardente convoitise ; depuis un mois, deux mois peut-être, il jeûnait, et le hasard lui envoyait une proie assurée.  
Le phoque ne fut bientôt plus qu'à dix pas de son ennemi ; celui-ci se développa tout d'un coup, fit un bond gigantesque, et, stupéfait, épouvanté, s'arrêta à trois pas d'Hatteras, qui, rejetant en arrière sa peau de phoque, un genou en terre, le visait au cœur.  
Le coup partit, et l'ours roula sur la glace.  
"En avant ! en avant !" s'écria le docteur.  
Et, suivi de Johnson, il se précipita vers le théâtre du combat.  
L'énorme bête s'était redressée, frappant l'air d'une patte, tandis que de l'autre elle arrachait une poignée de neige dont elle bouchait sa blessure.  
Hatteras n'avait pas bronché ; il attendait, son couteau à la main. Mais il avait bien visé, et frappé d'une balle sûre, avec une main qui ne tremblait pas ; avant l'arrivée de ses compagnons, son couteau était plongé tout entier

dans la gorge de l'animal, qui tombait pour ne plus se relever.  
"Victoire ! s'écria Johnson.  
—Hurrah ! Hatteras ! hurrah !" fit le docteur.  
Hatteras, nullement ému, regardait le corps gigantesque en se croisant les bras.  
"A mon tour d'agir, dit Johnson ; c'est bien d'avoir abattu ce gibier, mais il ne faut pas attendre que le froid l'ait durci comme une pierre ; nos dents et nos couteaux n'y pourraient rien ensuite."  
Johnson alors commença par écorcher cette bête monstrueuse dont les dimensions atteignaient presque celles d'un bœuf ; elle mesurait neuf pieds de longueur, sur six pieds de circonférence ; deux énormes crocs longs de trois pouces sortaient de ses gencives.  
Johnson l'ouvrit, et ne trouva que de l'eau dans son estomac ; l'ours n'avait pas mangé depuis longtemps ; cependant il était fort gras, et pesait plus de quinze cents livres ; il fut divisé en quatre quartiers, dont chacun donna deux cents livres de viande, et les chasseurs traînèrent toute cette chair jusqu'à la maison de neige, sans oublier le cœur de l'animal, qui, trois heures après, battait encore avec force.  
Les compagnons du docteur se seraient volontiers jetés sur cette viande crue, mais celui-ci les retint, et demanda le temps de la faire griller.  
Clawbonny, en rentrant dans la maison, avait été frappé du froid qui y régnait ; il s'approcha du poêle et le trouva complètement éteint ; les occupations de la matinée, les émotions mêmes,

avaient fait oublier à Johnson ce soin dont il était habituellement chargé.

Le docteur se mit en devoir de rallumer le feu, mais il ne rencontra pas une seule étincelle parmi les cendres déjà refroidies.

—Allons, un peu de patience !” se dit-il.

Il revint au traineau chercher de l'amadou, et demanda son briquet à Johnson.

—Le poêle est éteint, lui dit-il.

—C'est de ma faute,” répondit Johnson.

Et il chercha son briquet dans la poche où il avait l'habitude de le serrer ; il fut surpris de ne pas l'y trouver.

Il tâta ses autres poches, sans plus de succès ; il rentra dans la maison de neige, retourna en tous sens la couverture sur laquelle il avait passé la nuit, et ne fut pas plus heureux.

—Eh bien ?” lui cria le docteur.

Johnson revint, et regarda ses compagnons. —Le briquet, ne l'avez-vous pas, monsieur Clawbonny ? dit-il.

—Non, Johnson.

—Ni vous, capitaine ?

—Non, répondit Hatteras.

—Il a toujours été en votre possession, reprit le docteur.

—Hé bien ! je ne l'ai plus... murmura le vieux marin en pâlissant.

—Plus !” s'écria le docteur, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

Il n'existait pas d'autre briquet, et cette perte pouvait amener des conséquences terribles.

—Cherchez bien, Johnson,” dit le docteur.

Celui-ci courut vers le glaçon derrière lequel il avait guetté l'ours, puis au lieu même du combat où il l'avait dépecé ; mais il ne trouva rien. Il revint désespéré. Hatteras le regarda sans lui faire un seul reproche.

—Cela est grave, dit-il au docteur.

—Oui, répondit ce dernier.

—Nous n'avons pas même un instrument, une lunette dont nous puissions enlever la lentille pour nous procurer du feu.

—Je le sais, répondit le docteur, et cela est malheureux, car les rayons du soleil auraient eu assez de force pour allumer de l'amadou.

—Eh bien, répondit Hatteras, il faut apaiser notre faim avec cette viande crue ; puis nous reprendrons notre marche, et nous tâcherons d'arriver au navire.

—Oui ! disait le docteur, plongé dans ses réflexions, oui, cela serait possible à la rigueur. Pourquoi pas ? On pourrait essayer...

—A quoi songez-vous ? demanda Hatteras.

—Une idée qui me vient...

—Une idée ! s'écria Johnson. Une idée de vous ! Nous sommes sauvés alors !

—Réussira-t-elle ? répondit le docteur, c'est une question !

—Quel est votre projet ? dit Hatteras.

—Nous n'avons pas de lentille, eh bien, nous en ferons une.

—Comment ? demanda Johnson.

—Avec un morceau de glace que nous taillerons.

—Quoi ? vous croyez ?...

—Pourquoi pas ? il s'agit de faire converger les rayons du soleil vers un foyer commun, et la glace peut nous servir à cela comme le meilleur cristal.

—Est-il possible ! fit Johnson.

—Oui, seulement, je préférerais de la glace d'eau douce à la glace d'eau salée ; elle est plus transparente et plus dure.

—Mais, si je ne me trompe, dit Johnson en indiquant un hummock à cent pas à peine, ce bloc d'aspect presque noirâtre et cette couleur verte indiquent...

—Vous avez raison ; venez, mes amis ; prenez votre hache, Johnson.”

Les trois hommes se dirigèrent vers le bloc signalé, qui se trouvait effectivement formé de glace d'eau douce.

Le docteur en fit détacher un morceau d'un pied de diamètre, et il commença à le tailler grossièrement avec la hache ; puis il en rendit la surface plus égale au moyen de son couteau ; enfin il le polit peu à peu avec sa main, et il obtint bientôt une lentille transparente comme si elle eût été faite du plus magnifique cristal.

Alors il revint à l'entrée de la maison de neige ; là, il prit un morceau d'amadou, et commença son expérience.

Le soleil brillait alors d'un assez vif éclat ; le docteur exposa sa lentille de glace aux rayons qu'il concentra sur l'amadou.

Celui-ci prit feu en quelques secondes.

—Hurrah ! hurrah ! s'écria Johnson, qui ne pouvait en croire ses yeux. Ah ! monsieur Clawbonny ! monsieur Clawbonny !

Le vieux marin ne pouvait contenir sa joie ; il allait et venait comme un fou.

Le docteur était rentré dans la maison ; quelques minutes plus tard, le poêle rouflait, et bientôt une savoureuse odeur de grillade tirait Bell de sa torpeur.

On devine combien ce repas fut fêté ; cependant, le docteur conseilla à ses compagnons de se modérer ; il leur prêcha l'exemple, et, tout en mangeant, il reprit la parole :

—Nous sommes aujourd'hui dans un jour de bonheur, dit-il ; nous avons des provisions assurées pour le reste de notre voyage. Pourtant il ne faut pas nous endormir dans les délices de Capoue, et nous ferons bien de nous remettre en chemin.

—Nous ne devons pas être éloignés de plus de quarante-huit heures du *Porpoise*, dit Altamont, dont la parole redevenait presque libre.

—J'espère, dit en riant le docteur, que nous y trouverons de quoi faire du feu.

—Oui, répondit l'Américain.

—Car, si ma lentille de glace est bonne, reprit le docteur, elle laisserait à désirer les jours

où il n'y a pas de soleil, et ces jours-là sont nombreux à moins de quatre degrés du pôle !

—En effet, répondit Altamont avec un soupir ; à moins de quatre degrés : mon navire est allé là, où jamais bâtiment ne s'était aventuré avant lui !

—En route ! commanda Hatteras d'une voix brève.

—En route !” répéta le docteur en jetant un regard inquiet sur les deux capitaines.

Les forces des voyageurs s'étaient promptement refaites ; les chiens avaient eu large part des débris de l'ours, et l'on reprit rapidement le chemin du nord.

Pendant la route, le docteur voulut tirer d'Altamont quelques éclaircissements sur les raisons qui l'avaient amené si loin, mais l'Américain répondit évasivement.

—Deux hommes à surveiller, dit le docteur à l'oreille du vieux maître d'équipage.

—Oui ! répondit Johnson.

—Hatteras n'adresse jamais la parole à l'Américain, et celui-ci paraît peu disposé à se montrer reconnaissant ! Heureusement, je suis là.

—Monsieur Clawbonny, répondit Johnson, depuis que ce Yankee revient à la vie, sa physionomie ne me va pas beaucoup.

—Ou je me trompe fort, répondit le docteur, ou il doit soupçonner les projets d'Hatteras !

—Croyez-vous donc que cet étranger ait eu les mêmes desseins que lui ?

—Qui sait ? Johnson ! Les Américains sont hardis et audacieux ; ce qu'un Anglais a voulu faire, un Américain a pu le tenter aussi !

—Vous pensez qu'Altamont ?...

—Je ne pense rien, répondit le docteur, mais la situation de son bâtiment sur la route du pôle donne à réfléchir.

—Cependant, Altamont dit avoir été entraîné malgré lui !

—Il le dit ! oui, mais j'ai cru surprendre un singulier sourire sur ses lèvres.

—Diable ! monsieur Clawbonny, ce serait une fâcheuse circonstance qu'une rivalité entre deux hommes de cette trempe.

—Fasse le ciel que je me trompe, Johnson, car cette situation pourrait amener des complications graves, sinon une catastrophe !

—J'espère qu'Altamont n'oubliera pas que nous lui avons sauvé la vie !

—Ne va-t-il pas sauver la nôtre à son tour ? J'avoue que sans nous il n'existerait plus ; mais sans lui, sans son navire, sans ces ressources qu'il contient, que deviendrions-nous ?

—Enfin, monsieur Clawbonny, vous êtes là, et j'espère qu'avec votre aide, tout ira bien.

—Je l'espère aussi, Johnson.”

Le voyage se poursuivit sans incident ; la viande d'ours ne manquait pas, et on en fit des repas copieux ; il régnait même une certaine bonne humeur dans la petite troupe, grâce aux saillies du docteur et à son aimable philosophie ; ce digne homme trouvait toujours dans son bisac de savant quelque enseignement à tirer des faits et des choses. Sa santé continuait d'être bonne ; il n'avait pas trop maigri malgré les fatigues et les privations ; ses amis de Liverpool l'eussent reconnu sans peine, surtout à sa belle et inaltérable humeur.

Pendant la matinée du samedi, la nature de l'immense plaine de glace vint à se modifier sensiblement ; les glaçons convulsionnés, les packs plus fréquents, les hummocks entassés, démontraient que l'ice-field subissait une grande pression ; évidemment, quelque continent inconnu, quelque île nouvelle, en rétrécissant les passes, avait dû produire ce bouleversement. Les blocs de glace d'eau douce, plus fréquents et plus considérables, indiquaient une côte prochaine.

Il existait donc à peu de distance une terre nouvelle, et le docteur brûlait du désir d'en enrichir les cartes de l'hémisphère boréal. On ne peut se figurer ce plaisir de relever des côtes inconnues et d'en former le tracé de la pointe du crayon ; c'était le but du docteur, si celui d'Hatteras était de fouler de son pied le pôle même, et il se réjouissait d'avance en songeant aux noms dont il baptiserait les mers, les détroits, les baies, les moindres sinuosités de ces nouveaux continents. Certes, dans cette glorieuse nomenclature, il n'omettait ni ses compagnons, ni ses amis, ni “Sa Gracieuse Majesté,” ni la famille royale, mais il ne s'oubliait pas lui-même, et il entrevoyait un certain “cap Clawbonny” avec une légitime satisfaction.

Ces pensées l'occupèrent toute la journée. On disposa le campement du soir, suivant l'habitude, et chacun veilla à tour de rôle pendant cette nuit passée près de terres inconnues.

Le lendemain, dimanche, après un fort déjeuner fourni par les pattes de l'ours, et qui fut excellent, les voyageurs se dirigèrent au nord, en inclinant un peu vers l'ouest ; le chemin devenait plus difficile ; on marchait vite cependant.

Altamont, du haut du traineau, observait l'horizon avec une attention fébrile ; ses compagnons étaient en proie à une inquiétude involontaire. Les dernières observations solaires avaient donné pour latitude exacte 83°35' et pour longitude 120°15' ; c'était la situation assignée au navire américain ; la question de vie ou de mort allait donc recevoir sa solution pendant cette journée.

Enfin, vers les deux heures de l'après-midi, Altamont, se dressant tout debout, arrêta la petite troupe par un cri retentissant, et, montrant du doigt une masse blanche que tout autre regard eût confondue avec les ice-bergs environnants, il s'écria d'une voix forte :

—Le *Porpoise* !”

#### CHAPITRE VI. — LE “PORPOISE”

Le 24 mars était ce jour de grande fête, ce dimanche des Rameaux, pendant lequel les

ruées des villes et des villages de l'Europe sont jonchées de fleurs et de feuillage ; alors les cloches retentissent dans les airs et l'atmosphère se remplit de parfums pénétrants.

Mais ici, dans ce pays désolé, quelle tristesse ! quel silence ! Un vent âpre et cuisant, pas une feuille desséchée, pas un brin d'herbe !

Et cependant, ce dimanche était aussi un jour de réjouissance pour les voyageurs, car ils allaient trouver enfin ces ressources dont la privation les eût condamnés à une mort prochaine.

Ils pressèrent le pas ; les chiens tirèrent avec plus d'énergie, Duk aboya de satisfaction, et la troupe arriva bientôt au navire américain.

Le *Porpoise* était entièrement enseveli sous la neige ; il n'avait plus ni mâts, ni vergue, ni cordage ; tout son gréement fut brisé à l'époque du naufrage. Le navire se trouvait encastré dans un lit de rochers complètement invisibles alors. Le *Porpoise*, couché sur le flanc par la violence du choc, sa carène entr'ouverte, paraissait être inhabitable.

C'est ce que le capitaine, le docteur et Johnson reconnurent, après avoir pénétré non sans peine à l'intérieur du navire. Il fallut déblayer plus de quinze pieds de glace pour arriver au grand panneau ; mais, à la joie générale, on vit que les animaux, dont le champ offrait des traces nombreuses, avaient respecté le précieux dépôt de provisions.

—Si nous avons ici, dit Johnson, combustible et nourriture assurés, cette coque ne me paraît pas logeable.

—Eh bien, il faut construire une maison de neige, répondit Hatteras, et nous installer de notre mieux sur le continent.

—Sans doute, reprit le docteur ; mais ne nous pressons pas et faisons bien les choses. A la rigueur, on peut se caser provisoirement dans le navire ; pendant ce temps, nous bâtirons une solide maison, capable de nous protéger contre le froid et les animaux. Je me charge d'en être l'architecte, et vous me verrez à l'œuvre !

—Je ne doute pas de vos talents, monsieur Clawbonny, répondit Johnson ; installons-nous ici de notre mieux, et nous ferons l'inventaire de ce que renferme ce navire ; malheureusement, je ne vois ni chaloupe ni canot, et ces débris sont en trop mauvais état pour nous permettre de construire une embarcation.

—Qui sait ! répondit le docteur ; avec le temps et la réflexion on fait bien des choses ; maintenant, il n'est pas question de naviguer, mais de se créer une demeure sédentaire ; je propose donc de ne pas former d'autres projets et de faire chaque chose à son heure.

—Cela est sage, répondit Hatteras ; commençons par le plus pressé.”

Les trois compagnons quittèrent le navire, revinrent au traineau, et firent part de leurs idées à Bell et à l'Américain. Bell se déclara prêt à travailler ; l'Américain secoua la tête en apprenant qu'il n'y avait rien à faire de son navire ; mais, comme cette discussion eût été oiseuse en ce moment, on s'en tint au projet de se réfugier d'abord dans le *Porpoise*, et de construire une vaste habitation sur la côte.

A quatre heures du soir, les cinq voyageurs étaient installés tant bien que mal dans le faux pont ; au moyen d'esparses et de débris de mâts, Bell avait installé un plancher à peu près horizontal ; on y plaça les couchettes durcies par la gelée, que la chaleur d'un poêle ramena bientôt à leur état naturel. Altamont, appuyé sur le docteur, put se rendre sans trop de peine au coin qui lui avait été réservé. En mettant le pied sur son navire, il laissa échapper un soupir de satisfaction qui ne parut pas de trop bon augure au maître d'équipage.

—Il se sent chez lui, pensa le vieux marin, et on dirait qu'il nous invite !”

Le reste de la journée fut consacré au repos. Le temps menaçait de changer, sous l'influence des coups de vent de l'ouest ; le thermomètre placé à l'extérieur marqua vingt-six degrés (—32° centigr.)

En somme, le *Porpoise* se trouvait placé au delà du pôle froid et sous une latitude relativement moins glaciale, quoique plus rapprochée du nord.

On acheva, ce jour-là, de manger les restes de l'ours, avec des biscuits trouvés dans la soute du navire et quelques tasses de thé ; puis la fatigue l'emporta, et chacun s'endormit d'un profond sommeil.

Le matin, Hatteras et ses compagnons se réveillèrent un peu tard. Leurs esprits suivaient la pente d'idées nouvelles ; l'incertitude du lendemain ne les préoccupait plus ; ils ne songeaient qu'à s'installer d'une confortable façon. Ces naufrages se considéraient comme des colons arrivés à leur destination, et, oubliant les fatigues du voyage, ils ne pensaient plus qu'à se créer un avenir supportable.

—Ouf ! s'écria le docteur en se détirant les bras, c'est quelque chose de n'avoir point à se demander où l'on couchera le soir et ce que l'on mangera le lendemain.

—Commençons par faire l'inventaire du navire,” répondit Johnson.

Le *Porpoise* avait été parfaitement équipé et approvisionné pour une campagne lointaine.

L'inventaire donna les quantités de provisions suivantes : six mille cent cinquante livres de farine, de graisse, de raisins secs pour les poudings ; deux mille livres de bœuf et de cochon salé ; quinze cents livres de pemmican ; sept cents livres de sucre, autant de chocolat ; une caisse et demie de thé, pesant quatre-vingt-seize livres ; cinq cents livres de riz ; plusieurs barils de fruits et de légumes conservés ; du lime-juice en abondance, des graines de cochenilla, d'oseille, de cresson ; trois cents gallons de rhum et d'eau-de-vie. La soute offrait une

grande quantité de poudre, de balles et de plomb ; le charbon et le bois se trouvaient en abondance. Le docteur recueillit avec soin les instruments de physique et de navigation, et même une forte pile de Bunzen, qui avait été emportée dans le but de faire des expériences d'électricité.

En somme, les approvisionnements de toutes sortes pouvaient suffire à cinq hommes pendant plus de deux ans, à ration entière. Toute crainte de mourir de faim ou de froid s'évanouissait.

—Voilà notre existence assurée, dit le docteur au capitaine, et rien ne nous empêchera de remonter jusqu'au pôle.

—Jusqu'au pôle ! répondit Hatteras en tressaillant.

—Sans doute, reprit le docteur ; pendant les mois d'été, qui nous empêchera de pousser une reconnaissance à travers les terres ?

—A travers les terres, oui ! mais à travers les mers ?

—Ne peut-on construire une chaloupe avec les planches du *Porpoise* ?

—Une chaloupe américaine, n'est-ce pas ? répondit dédaigneusement Hatteras, et commandée par cet Américain !”

Le docteur comprit la répugnance du capitaine, et ne jugea pas nécessaire de pousser plus avant cette question. Il changea donc le sujet de la conversation.

—Maintenant que nous savons à quoi nous tenir sur nos approvisionnements, reprit-il, il faut construire des magasins pour eux et une maison pour nous. Les matériaux ne manquent pas et nous pouvons nous installer très-commodément. J'espère, Bell, ajouta le docteur en s'adressant au charpentier, que vous allez vous distinguer, mon ami ; d'ailleurs, je pourrai vous donner quelques bons conseils.

—Je suis prêt, monsieur Clawbonny, répondit Bell ; au besoin, je ne serais pas embarrassé de construire, au moyen de ces blocs de glace, une ville toute entière avec ses maisons et ses rues...

—Eh ! il ne nous en faut pas tant ; prenons exemple sur les agents de la compagnie de la Baie-d'Hudson : ils construisent des forts qui les mettent à l'abri des animaux et des Indiens ; c'est tout ce qu'il nous faut ; retranchons-nous de notre mieux ; d'un côté l'habitation, de l'autre les magasins, avec une espèce de courtine et deux bastions pour nous couvrir. Je tâcherai de me rappeler pour cette circonstance mes connaissances en castramétation.

—Ma foi ! M. Clawbonny, dit Johnson, je ne doute pas que nous fassions quelque chose de beau sous votre direction.

—Eh bien ! mes amis, il faut d'abord choisir notre emplacement ; un bon ingénieur doit avant tout reconnaître son terrain. Venez-vous, Hatteras ?

—Je m'en rapporte à vous, docteur, répondit le capitaine. Faites, tandis que je vais remonter la côte.”

Altamont, trop faible encore pour prendre part aux travaux, fut laissé à bord de son navire, et les Anglais prirent pied sur le continent.

Le temps était orageux et épais ; le thermomètre à midi marquait onze degrés au-dessous de zéro (—23° centigr.) ; mais, en l'absence du vent, la température restait supportable.

A en juger par la disposition du rivage, une mer considérable, entièrement prise alors, s'étendait à perte de vue dans l'ouest ; elle était bornée à l'est par une côte arrondie, coupée d'estuaires profonds, et relevée brusquement à deux cents yards de la plage ; elle formait ainsi une vaste baie hérissée de ces rochers dangereux sur lesquels le *Porpoise* fit naufrage ; au loin, dans les terres, se dressait une montagne, dont le docteur estima l'altitude à cinq cents toises environ. Vers le nord, un promontoire venait mourir ; la mer, après avoir couvert une partie de la baie. Une île d'une étendue moyenne, ou mieux un flot, émergeait du champ de glace à trois milles de la côte, de sorte que, n'eût été la difficulté d'entrer dans cette rade, elle offrait un mouillage sûr et abrité. Il y avait même dans une échancreure du rivage un petit havre très-accessible aux navires, si toutefois le dégel dégageait jamais cette partie de l'océan Arctique. Cependant, suivant les récits de Belcher et de Penny, toute cette mer devait être libre pendant les mois d'été.

A mi-côte, le docteur remarqua une sorte de plateau circulaire d'un diamètre de deux cents pieds environ ; il dominait la baie sur trois de ses côtés, et le quatrième était fermé par une muraille à pic haute de vingt toises ; on ne pouvait y parvenir qu'au moyen de marches éviées dans la glace. Cet endroit parut propre à asseoir une construction solide, et il pouvait se fortifier aisément ; la nature avait fait les premiers frais ; il suffisait de profiter de la disposition des lieux.

Le docteur, Bell et Johnson atteignirent ce plateau en taillant à la hache les blocs de glace ; il se trouvait parfaitement uni. Le docteur, après avoir reconnu l'excellence de l'emplacement, résolut de le déblayer des dix pieds de neige durcie qui le recouvraient ; il fallait en effet établir l'habitation et les magasins sur une base solide.

Pendant la journée du lundi, du mardi et du mercredi, on travailla sans relâche ; enfin le sol apparut ; il était formé d'un granit très-dur à grain serré, dont les arêtes vives avaient l'acuité du verre ; il renfermait en outre des grenats et de grands cristaux de feldspath, que la pioche fit jaillir.

Le docteur donna alors les dimensions et le plan de la snow-house (1) ; elle devait avoir

(1) Maison de neige.

quarante pieds de long sur vingt de large et dix pieds de haut ; elle était divisée en trois chambres, un salon, une chambre à coucher et une cuisine ; il n'en fallait pas davantage. A gauche, se trouvait la cuisine ; à droite, la chambre à coucher ; au milieu, le salon.

Pendant cinq jours, le travail fut assidu. Les matériaux ne manquaient pas ; les murailles de glace devaient être assez épaisses pour résister aux dégels, car il ne fallait pas risquer de se trouver sans abri, même en été.

A mesure que la maison s'élevait, elle prenait bonne tournure ; elle présentait quatre fenêtres de façade, deux pour le salon, une pour la cuisine, une autre pour la chambre à coucher ; les vitres en étaient faites de magnifiques tables de glace, suivant la mode esquimaue, et laissaient passer une lumière douce comme celle du verre dépoli.

Au-devant du salon, entre ses deux fenêtres, s'allongeait un long couloir semblable à un chemin couvert, et qui donnait accès dans la maison ; une porte solide enlevée à la cabine du *Porpoise* le fermait hermétiquement. La maison terminée, le docteur fut enchanté de son ouvrage ; dire à quel style d'architecture cette construction appartenait eût été difficile ; bien que l'architecte eût avoué ses préférences pour le gothique saxon si répandu en Angleterre ; mais il était question de solidité avant tout ; le docteur se borna donc à revêtir la façade de robustes contre-forts, trapus comme des piliers romains ; au-dessus, un toit à pente roide s'appuyait à la muraille de granit. Celle-ci servait également de soutien aux tuyaux des poêles qui conduisaient la fumée au dehors.

Quand le gros œuvre fut terminé, on s'occupait de l'installation intérieure. On transporta dans la chambre les couchettes du *Porpoise* ; elles furent disposées circulairement autour d'un vaste poêle. Banquettes, chaises, fauteuils, tables, armoires furent installés dans le salon qui servait aussi de salle à manger ; enfin la cuisine reçut les fourneaux du navire avec leurs divers ustensiles. Des voiles tendues sur le sol formaient tapis, et faisaient aussi fonction de portières aux portes intérieures qui n'avaient pas d'autre fermeture.

Les murailles de la maison mesuraient communément cinq pieds d'épaisseur, et les baies des fenêtres ressemblaient à des embrasures de canon.

Tout cela était d'une extrême solidité ; que pouvait-on exiger de plus ? Ah ! si l'on eût écouté le docteur, que n'eût-il pas fait au moyen de cette glace et de cette neige qui se prêtent si facilement à toutes les combinaisons ! Il ruminait tout le long du jour mille projets superbes qu'il ne songeait guère à réaliser, mais il amusait ainsi le travail commun par les ressources de son esprit.

D'ailleurs, en bibliophile qu'il était, il avait lu un livre assez rare de M. Kraft, ayant pour titre : "Description détaillée de la maison de glace construite à Saint-Petersbourg, en janvier 1740, et de tous les objets qu'elle renfermait." Et ce souvenir surexcitait son esprit inventif. Il raconta même un soir à ses compagnons les merveilles de ce palais de glace.

"Ce que l'on a fait à Saint-Petersbourg, leur dit-il, ne pouvons-nous le faire ici ? Que nous manque-t-il ? Rien, pas même l'imagination ! —C'était donc bien beau ? demanda Johnson.

—C'était féérique, mon ami ! La maison construite par ordre de l'impératrice Anne, et dans laquelle elle fit faire les noces de l'un de ses bouffons, en 1740, avait à peu près la grandeur de la nôtre ; mais au-devant de sa façade, six canons de glace s'allongeaient sur leurs affûts ; on tira plusieurs fois à boulet et à poudre, et ces canons n'éclatèrent pas ; il y avait également des mortiers taillés pour des bombes de soixante livres ; ainsi nous pourrions établir un besoin une artillerie formidable ; le bronze n'est pas loin et il nous tombe du ciel. Mais où le goût et l'art triomphèrent, ce fut au fronton du palais, orné de statues de glace d'une grande beauté ; le perron offrait aux regards des vases de fleurs et d'orangers faits de la même matière ; à droite, se dressait un éléphant énorme qui lançait de l'eau pendant le jour et du naphthé enflammé pendant la nuit. Hein ! quelle ménagerie complète nous ferions, si nous le voulions bien !

—En fait d'animaux, répliqua Johnson, nous n'en manquerons pas, j'imagine, et pour n'être pas de glace, ils n'en seront pas moins intéressants !

—Bon, répondit le belliqueux docteur, nous saurons nous défendre contre leurs attaques ; mais pour en revenir à ma maison de Saint-Petersbourg, j'ajouterais qu'à l'intérieur, il y avait des tables, des toilettes, des miroirs, des candélabres, des bougies, des lits, des matelas, des oreillers, des rideaux, des pendules, des chaises, des cartes à jouer, des armoires avec service complet, le tout en glace ciselée, guillochée, sculptée, enfin un mobilier auquel rien ne manquait.

—C'était donc un véritable palais ? dit Bell.

—Un palais splendide et digne d'une souveraine ! Ah ! la glace ! Que la Providence a bien fait de l'inventer, puisqu'elle se prête à tant de merveilles et qu'elle peut fournir le bien-être aux naufragés !

L'aménagement de la maison de neige prit jusqu'au 31 mars ; c'était la fête de Pâques, et ce jour fut consacré au repos ; on le passa tout entier dans le salon où la lecture de l'office divin fut faite, et chacun put apprécier la bonne disposition de la snow-house.

Le lendemain, on s'occupait de construire les magasins et la poudrière ; ce fut encore l'affaire d'une huitaine de jours, en y comprenant le temps employé au déchargement complet du

*Porpoise*, qui ne se fit pas sans difficulté, car la température très-basse ne permettait pas de travailler longtemps. Enfin, le 8 avril, les provisions, le combustible et les munitions se trouvaient en terre ferme et parfaitement à l'abri ; les magasins étaient situés au nord, et la poudrière au sud du plateau, à soixante pieds environ de chaque extrémité de la maison ; une sorte de chenil fut construit près des magasins ; il était destiné à loger l'attelage groenlandais, et le docteur l'honora du nom de "Dog-Palace." Duk, lui, partageait la demeure commune.

Alors, le docteur passa aux moyens de défense de la place. Sous sa direction, le plateau fut entouré d'une véritable fortification de glace qui le mit à l'abri de toute invasion ; sa hauteur faisait une escarpe naturelle, et comme il n'avait ni entrant ni saillant, il était également fort sur toutes les faces. Le docteur, en organisant ce système de défense, rappelait invinciblement à l'esprit le digne oncle Tobie de Sterne, dont il avait la douce bonté et l'égalité d'humeur. Il fallait le voir calculant la pente de son talus intérieur, l'inclinaison du terre-plein et la largeur de la banquette ; mais ce travail se faisait si facilement avec cette neige complaisante, que c'était un véritable plaisir, et l'aimable ingénieur put donner jusqu'à sept pieds d'épaisseur à sa muraille de glace ; d'ailleurs, le plateau dominant la baie, il n'eût à construire ni contrescarpe, ni talus extérieur, ni glacis ; le parapet de neige, après avoir suivi les couleurs du plateau, prenait le mur du rocher en retour, et venait se souder aux deux côtés de maison. Ces ouvrages de castramétation furent terminés vers le 15 avril. Le fort était au complet, et le docteur paraissait très-fier de son œuvre.

En vérité, cette enceinte fortifiée eût pu tenir longtemps contre une tribu d'Esquimaux, si de pareils ennemis se fussent jadis rencontrés sous une telle latitude ; mais il n'y avait aucune trace d'êtres humains sur cette côte ; Hatteras, en relevant la configuration de la baie, ne vit jamais un seul reste de ces huttes qui se trouvent communément dans les parages fréquentés des tribus groenlandaises ; les naufragés du *Forward* et du *Porpoise* paraissaient être les premiers à fouler ce sol inconnu.

Mais si les hommes n'étaient pas à craindre, les animaux pouvaient être redoutables, et le fort, ainsi défendu, devait abriter sa petite garnison contre leurs attaques.

#### CHAPITRE VII. — UNE DISCUSSION CARTOLOGIQUE

Pendant ces préparatifs d'hivernage, Altamont avait repris entièrement ses forces et sa santé ; il put même s'employer au déchargement du navire. Sa vigoureuse constitution l'avait enfin emporté, et sa pâleur ne put résister longtemps à la vigueur de son sang.

On vit renaître en lui l'individu robuste et sanguin des Etats-Unis, l'homme énergique et intelligent, doué d'un caractère résolu, l'Américain entreprenant, audacieux, prompt à tout ; il était originaire de New-York, et naviguait depuis son enfance, ainsi qu'il l'apprit à ses nouveaux compagnons ; son navire le *Porpoise* avait été équipé et mis en mer par une société de riches négociants de l'Union, à la tête de laquelle se trouvait le fameux M. Grinnel.

Certains rapports existaient entre Hatteras et lui, des similitudes de caractère, mais non des sympathies. Cette ressemblance n'était pas de nature à faire des amis de ces deux hommes ; au contraire. D'ailleurs, un observateur eût fini par démêler entre eux de graves désaccords ; ainsi, tout en paraissant déployer plus de franchise, Altamont devait être moins franc qu'Hatteras ; avec plus de laissez-aller, il avait moins de loyauté ; son caractère ouvert n'inspirait pas autant de confiance que le tempérament sombre du capitaine. Celui-ci affirmait son idée une bonne fois, puis il se renfermait en elle. L'autre, en parlant beaucoup, ne disait souvent rien.

Voilà ce que le docteur reconnut peu à peu du caractère de l'Américain, et il avait raison de pressentir une inimitié future, sinon une haine, entre les capitaines du *Porpoise* et du *Forward*.

Et pourtant, de ces deux commandants, il ne fallait qu'un seul à commander. Certes, Hatteras avait tous les droits à l'obéissance de l'Américain, les droits de l'antériorité et ceux de la force. Mais si l'un était à la tête, des siens, l'autre se trouvait à bord de son navire. Cela se sentait.

Par politique ou par instinct, Altamont fut tout d'abord entraîné par le docteur ; il lui devait la vie, mais la sympathie le poussait vers ce digne homme plus encore que la reconnaissance. Tel était l'inévitable effet du caractère du digne Clawbonny ; les amis poussaient autour de lui comme les blés au soleil. On a cité des gens qui se levaient à cinq heures du matin pour se faire des ennemis ; le docteur se fit levé à quatre sans y réussir.

Cependant il résolut de tirer parti de l'amitié d'Altamont pour connaître la véritable raison de sa présence dans les mers polaires. Mais l'Américain, avec tout son verbiage, répondit sans répondre, et il reprit son thème accoutumé du passage du nord-ouest.

Le docteur soupçonnait à cette expédition un autre motif, celui-là même que craignait Hatteras. Aussi résolut-il de ne jamais mettre les deux adversaires aux prises sur ce sujet ; mais il n'y parvint pas toujours. Sur ces simples conversations menaçant de dévier malgré lui, et chaque mot pouvait faire étincelle au choc des intérêts rivaux.

Cela arriva bientôt, en effet. Lorsque la mai-

son fut terminée, le docteur résolut de l'inaugurer par un repas splendide ; une bonne idée de Clawbonny, qui voulait ramener sur ce continent les habitudes et les plaisirs de la vie européenne. Bell avait précisément tué quelques ptarmigans et un lièvre blanc, le premier messageur du printemps nouveau.

Ce festin eut lieu le 14 avril, le second dimanche de la Quasimodo, par un beau temps très-sec ; mais le froid ne se hasardait pas à pénétrer dans la maison de glace ; les poêles qui ronflaient en auraient eu facilement raison.

On dina bien ; la chair fraîche fit une agréable diversion au pemmican et aux viandes salées ; un merveilleux pouding confectionné de la main du docteur eut les honneurs du bis ; on en redemanda ; le savant maître-coq, un tablier aux reins et le couteau à la ceinture, n'eût pas déshonoré les cuisines du grand chancelier d'Angleterre.

An dessert, les liqueurs firent leur apparition ; l'Américain n'était pas soumis au régime des Anglais *teetotalers* (2) ; il n'y avait donc aucune raison pour qu'il se privât d'un verre de gin ou de brandy ; les autres convives, gens sobres d'ordinaire, pouvaient sans inconvénient se permettre cette infraction à leur règle ; donc, par ordonnance du médecin, chacun put trinquer à la fin de ce joyeux repas. Pendant les toasts portés à l'Union, Hatteras s'était tu simplement.

Ce fut alors que le docteur mit une question intéressante sur le tapis.

"Mais amis, dit-il, ce n'est pas tout d'avoir franchi les détroits, les banquises, les champs de glace, et d'être venus jusqu'ici ; il nous reste quelque chose à faire. Je viens vous proposer de donner des noms à cette terre hospitalière, où nous avons trouvé le salut et le repos ; c'est la coutume suivie par tous les navigateurs du monde, et il n'est pas d'eux qui y ait manqué en pareille circonstance ; il faut donc à notre retour rapporter, avec la configuration hydrographique des côtes, les noms des caps, des baies, des pointes et des promontoires qui les distinguent. Cela est de toute nécessité.

—Voilà qui est bien parlé, s'écria Johnson ; d'ailleurs, quand on peut appeler toutes ces terres d'un nom spécial, cela leur donne un air sérieux, et l'on n'a plus le droit de se considérer comme abandonné sur un continent inconnu.

—Sans compter, répliqua Bell, que cela simplifie les instructions en voyage et facilite l'exécution des ordres ; nous pouvons être forcés de nous séparer pendant quelque expédition, ou dans une chasse, et rien de tel pour retrouver son chemin que de savoir comment il se nomme.

—Eh bien, dit le docteur, puisque nous sommes tous d'accord à ce sujet, tâchons de nous entendre maintenant sur les noms à donner, et n'oublions ni notre pays, ni nos amis dans la nomenclature. Pour moi, quand je jette les yeux sur une carte, rien ne me fait plus de plaisir que de relever le nom d'un patriote au bout d'un cap, à côté d'une île ou au milieu d'une mer. C'est l'intervention charmante de l'amitié dans la géographie.

—Vous avez raison, docteur, répondit l'Américain, et de plus, vous dites ces choses-là d'une façon qui en rehausse le prix.

—Voyons, répondit le docteur, procédons avec ordre."

Hatteras n'avait pas encore pris part à la conversation ; il réfléchissait. Cependant les yeux de ses compagnons s'étaient fixés sur lui, il se leva et dit :

"Sauf meilleur avis, et personne ici ne me contredira, je pense—en ce moment, Hatteras regardait Altamont—il me paraît convenable de donner à notre habitation le nom de son habile architecte, du meilleur d'entre nous, et de l'appeler Doctor's-House.

—C'est cela, répondit Bell.

—Bien ! s'écria Johnson, la Maison du Docteur !

—On ne peut mieux faire, répondit Altamont. Hurrah pour le docteur Clawbonny !

Un triple hurrah fut poussé d'un commun accord, auquel Duk mêla des aboiements d'approbation.

"Ainsi donc, reprit Hatteras, que cette maison soit ainsi appelée en attendant qu'une terre nouvelle nous permette de lui décerner le nom de notre ami.

—Ah ! fit le vieux Johnson, si le paradis terrestre était encore à nommer, le nom de Clawbonny lui irait à merveille !

Le docteur, très-ému, voulut se défendre par modestie ; il n'y eut pas moyen ; il fallut en passer par là. Il fut donc bien et dûment arrêté que ce joyeux repas venait d'être pris dans le grand salon de Doctor's-House, après avoir été confectionné dans la cuisine de Doctor's-House, et qu'on irait gaiement se coucher dans la chambre de Doctor's-House.

"Maintenant, dit le docteur, passons à des points plus importants de nos découvertes.

—Il y a, répondit Hatteras, cette mer immense qui nous environne, et dont pas un navire n'a encore sillonné les flots.

—Pas un navire ! Il me semble cependant, dit Altamont, que le *Porpoise* ne doit pas être oublié, à moins qu'il ne soit venu par terre, ajouta-t-il railleusement.

—On pourrait le croire, répliqua Hatteras, à voir les rochers sur lesquels il flotte en ce moment.

—Vraiment, Hatteras, dit Altamont d'un air piqué ; mais, à tout prendre, cela ne vaut-il pas mieux que de s'éparpiller dans les airs, comme a fait le *Forward* ?

Hatteras allait répliquer avec vivacité, quand le docteur intervint.

(2) Régime qui exclut toute boisson spiritueuse.

"Mes amis, dit-il, il n'est point question ici de navires, mais d'une mer nouvelle....

—Elle n'est pas nouvelle, répondit Altamont. Elle est déjà nommée sur toutes les cartes du pôle. Elle s'appelle l'océan Boréal, et je ne crois pas qu'il soit opportun de lui changer son nom ; plus tard, si nous découvrons qu'elle ne forme qu'un détroit ou un golfe, nous verrons ce qu'il conviendra de faire.

—Soit, dit Hatteras.

—Voilà qui est entendu, répondit le docteur, regrettant presque d'avoir soulevé une discussion grosse de rivalités nationales.

—Arrivons donc à la terre que nous foulons en ce moment, reprit Hatteras. Je ne sache pas qu'elle ait un nom quelconque sur les cartes les plus récentes !

En parlant ainsi, il fixait du regard Altamont, qui ne baissa pas les yeux, et répondit :

"Vous pourriez encore vous tromper, Hat-

teras.

—Me tromper ! Quoi ! cette terre inconnue, ce sol nouveau....

—A déjà un nom," répondit tranquillement l'Américain.

Hatteras se tut. Ses lèvres frémissaient.

"Et quel est ce nom ? demanda le docteur, un peu étonné de l'affirmation de l'Américain.

—Mon cher Clawbonny, répondit Altamont, c'est l'habitude, pour ne pas dire le droit, de tout navigateur de nommer le continent auquel il aborde le premier. Il me semble donc qu'en cette occasion j'ai pu, j'ai dû user de ce droit incontestable....

—Cependant... dit Johnson, auquel déplaisait le sang-froid cassant d'Altamont.

—Il me paraît difficile de prétendre, reprit ce dernier, que le *Porpoise* n'ait pas atterri sur cette côte, et même en admettant qu'il y soit venu par terre, ajouta-t-il en regardant Hatteras, cela ne peut faire question.

—C'est une prétention que je ne saurais admettre, répondit gravement Hatteras en se contenant. Pour nommer, il faut au moins découvrir, et ce n'est pas ce que vous avez fait, je suppose. Sans nous, d'ailleurs, où seriez-vous, monsieur, vous qui venez nous imposer des conditions ? A vingt pieds sous la neige !

—Et sans moi, monsieur, répliqua vivement l'Américain, sans mon navire, que seriez-vous en ce moment ? Morts de faim et de froid !

—Mes amis, fit le docteur, en intervenant de son mieux, voyons, un peu de calme, tout peut s'arranger. Ecoutez-moi.

—Monsieur, continua Altamont en désignant le capitaine, pourra nommer toutes les autres terres qu'il découvrira, s'il en découvre ; mais ce continent m'appartient ! je ne pourrais même admettre la prétention qu'il portât deux noms, comme la terre Grinnel, nommée également terre du Prince-Albert, parce qu'un Anglais et un Américain la reconquirent presque en même temps. Ici, c'est autre chose ; mes droits d'antériorité sont incontestables. Aucun navire, avant le mien, n'a rasé cette côte de son plat-bord. Pas un être humain, avant moi, n'a mis le pied sur ce continent ; or, je lui ai donné un nom, et il le gardera.

—Et quel est ce nom ? demanda le docteur.

—La Nouvelle-Amérique," répondit Altamont.

Les poings d'Hatteras se crispèrent sur la table. Mais, faisant un violent effort sur lui-même, il se contint.

"Pouvez-vous me prouver, reprit Altamont, qu'un Anglais ait jamais foulé ce sol avant un Américain ?

John et Bell se taisaient, bien qu'ils fussent non moins irrités que le capitaine de l'impérieux aplomb de leur contradicteur. Mais il n'y avait rien à répondre.

Le docteur reprit la parole, après quelques instants d'un silence pénible :

"Mes amis, dit-il, la première loi humaine est la loi de justice ; elle renferme toutes les autres. Soyons donc justes, et ne nous laissons pas aller à de mauvais sentiments. La priorité d'Altamont me paraît incontestable. Il n'y a pas à la discuter ; nous prendrons notre revanche plus tard, et l'Angleterre aura bonne part dans nos découvertes futures. Laissons donc à cette terre le nom de la Nouvelle-Amérique. Mais Altamont, en la nommant ainsi, n'a pas, j'imagine, disposé des baies, des caps, des pointes, des promontoires qu'elle contient, et je ne vois aucun empêchement à ce que nous nommions cette baie la baie Victoria ?

—Aucun, répondit Altamont, si le cap qui s'étend là-bas dans la mer porte le nom de cap Washington.

—Vous auriez pu, monsieur, s'écria Hatteras hors de lui, choisir un nom moins désagréable à une oreille anglaise.

—Mais non plus cher à une oreille américaine, répondit Altamont avec beaucoup de fierté.

—Voyons ! voyons ! répondit le docteur, qui avait fort à faire pour maintenir la paix dans ce petit monde, pas de discussion à cet égard ! qu'il soit permis à un Américain d'être fier de ses grands hommes ! honorons le génie partout où il se rencontre, et puisque Altamont a fait son choix, parlons maintenant pour nous et les nôtres. Que notre capitaine....

—Docteur, répondit ce dernier, cette terre étant une terre américaine, je désire que mon nom n'y figure pas.

—C'est une décision irrévocable ? dit le docteur.

—Absolue," répondit Hatteras.

Le docteur n'insista pas.

"Eh bien, à nous, dit-il en s'adressant au vieux marin et au charpentier ; laissons ici quelque trace de notre passage. Je vous propose d'appeler l'île que nous voyons à trois



milles au large île Johnson, en l'honneur de notre maître d'équipage.

—Oh ! fit ce dernier, un peu confus, monsieur Clawbonny !

—Quant à cette montagne que nous avons reconnue dans l'ouest, nous lui donnerons le nom de Bell-Mount, si notre charpentier y consent !

—C'est trop d'honneur pour moi, répondit Bell.

—C'est justice, répondit le docteur.

—Rien de mieux, fit Altamont.

—Il ne nous reste donc plus que notre fort à baptiser, reprit le docteur ; là-dessus nous n'aurons aucune discussion ; ce n'est ni à Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria, ni à Washington que nous devons d'y être abrités en ce moment, mais à Dieu qui, en nous réunissant, nous a sauvés tous. Que ce fort soit donc nommé le Fort-Providence !

—C'est justement trouvé, répartit Altamont.

—Le Fort-Providence, reprit Johnson, cela sonne bien ! Ainsi donc, en revenant de nos excursions du nord, nous prendrons par le cap Washington, pour gagner la baie Victoria, de là le Fort-Providence, où nous trouverons repos et nourriture dans Doctor's-House !

—Voilà qui est entendu, répondit le docteur ; plus tard, au fur et à mesure de nos découvertes, nous aurons d'autres noms à donner, qui n'amèneront aucune discussion, je l'espère ; car, mes amis, il faut ici se soutenir et s'aimer ; nous représentons l'humanité tout entière sur ce bout de côte ; ne nous abandonnons donc pas à ces détestables passions qui harcèlent les sociétés ; réunissons-nous de façon à rester forts et inébranlables contre l'adversité. Qui sait ce que le ciel nous réserve de dangers à courir, de souffrances à supporter avant de revoir notre pays ! Soyons donc cinq en un seul, et laissons de côté des rivalités qui n'ont jamais raison d'être, ici moins qu'ailleurs. Vous m'entendez, Altamont ? Et vous, Hatteras ?

Les deux hommes ne répondirent pas, mais le docteur fit comme s'ils eussent répondu.

Puis on parla d'autre chose. Il fut question des chasses à organiser pour renouveler et varier les provisions de vivres ; avec le printemps, les lièvres, les perdrix, les renards même, les ours aussi, allaient revenir ; on résolut donc de ne pas laisser passer un jour favorable sans pousser une reconnaissance sur la terre de la Nouvelle-Amérique.

(A continuer.)

## BIBLIOGRAPHIE

LES SOUVERAINS ET LES HOMMES D'ÉTAT DE L'ANGLETERRE AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE (1).

(Suite)

Les intentions de la reine étaient connues ; on savait qu'elle devait se rendre à la cérémonie, qu'elle lirait ou remettrait un protêt, en un mot qu'elle ferait une scène, et qu'il y aurait probablement une émeute. Cette impression était même si forte, que beaucoup de gens pensaient que la cérémonie serait ajournée.

Le roi et les ministres avaient pris toutes les précautions imaginables. Des théâtres en plein vent, des ballons, et toutes sortes de divertissements avaient été préparés pour distraire la populace et la tenir à distance ; on avait concentré le plus de troupes possible à Londres ; sous un prétexte ou sous un autre, on avait obstrué les voies publiques ; on fit même tant et si bien, que le grand spectacle dont sir Walter Scott nous a laissé une si splendide description, faillit ne pas avoir de spectateurs.

La reine se rendit un peu avant l'heure de la cérémonie à l'abbaye ; elle se présenta successivement à plusieurs portes, mais partout la consigne la plus sévère était donnée ; on n'entra point sans un billet, et, chose qui serait comique si elle n'était si triste, la reine d'Angleterre n'en avait point ! Lord Hood, qui l'accompagnait, eut beau dire aux cerbères qui gardaient les entrées : Ne reconnaissez-vous point votre reine ? on lui répondit poliment, mais avec fermeté, que l'on ne connaissait personne, qu'il fallait un billet. Il produisit le sien ; mais il n'était point transférable.

La foule qui remplissait les rues n'était ni aussi nombreuse ni aussi dévouée à la reine que dans les premiers temps.

Il faut bien le dire, il n'y avait plus que la populace qui, par habitude, faisait cause commune avec elle ; ou tout au moins dans les couches sociales moins infimes, le nombre de ses partisans avait bien di-

minué, et l'on voyait qu'ils n'avaient plus à leur tête ou derrière eux les mêmes chefs et les mêmes meneurs. Cobbett ne s'était point trompé, et Castlereagh, de son côté, s'était bien rendu compte de la situation ! De faibles hurrahs en certains endroits, dans quelques autres un silence glacial, autour de l'abbaye quelques sifflets et des paroles désobligeantes, c'est tout ce que la triomphatrice d'il y a huit mois peut recueillir sur son passage ! Un de ces farceurs éhontés qui se trouvent partout pour insulter au malheur—peut-être un misérable, soudoyé par ses ennemis—eut la lâcheté de lui crier : "Va retrouver Bergami !" C'était là un de ces mots cruels qui résument de la manière la plus ignoble l'opinion du moment. Histoire de tous les temps et de tous les lieux ! Sa voiture à six chevaux ne fut guère entourée au retour que par ces infatigables gamins qui, dans les grandes villes, s'égosillent à la suite de n'importe qui et en l'honneur de n'importe quoi ; leurs acclamations, les dernières qu'elle devait entendre, la poursuivaient plutôt comme une ironie que comme une ovation.

Le peuple courait aux parades, aux débits de bière, aux illuminations. *Panem et circens* ! On se sent le cœur soulever de dégoût en lisant cette page de l'histoire et l'on répète le mot hautain, mais vrai, de M. Guizot : "la vile multitude !"

Au dedans de l'abbaye la parade royale avait parfaitement réussi ; le roi, tant on craignait une émeute, avait passé la nuit chez l'orateur (2) ou président des Communes, et, bien qu'il n'eût pas toute la vigueur et l'aplomb que réclamait une pareille circonstance, il excita un certain enthousiasme lorsqu'il prêta à la constitution le solennel serment dont les Anglais sont si fiers et si jaloux. Les grands dignitaires empanachés, et toute la cour costumée comme aux temps les plus anciens, les hérauts d'armes, les hallebardiers, firent le plus grand effet. Lord Londondery (Castlereagh), très-bel homme, et le duc de Wellington, le vainqueur de Waterloo, avec leurs grands costumes et leurs nombreuses décorations de tous les ordres imaginables, furent tout particulièrement remarqués et admirés. L'assistance, qui avait été choisie, et pour bien dire triée pour la circonstance, se montra très-enthousiaste. A certains quolibets cependant, à certaines remarques facétieuses et peu respectueuses, on put juger que la royauté avait perdu un peu de son prestige ; la sublime mascarade n'était pas prise au sérieux, comme elle l'eût été dans le siècle précédent (3).

Malgré cela, la journée fut autant un triomphe pour le roi qu'un échec et une humiliation fatale pour la reine. Le chancelier qui avait présidé au procès écrivait le lendemain : "Tout est fini, tout est sauvé ! La journée d'hier a dû apprendre à la reine combien la faveur populaire est inconstante... On a brisé les fenêtres de Castlereagh, de Montrose, de quelques autres encore, au moment où les illuminations se préparaient... Nous avons une très-belle illumination, John Bull nous a épargnés. Sa famille a même été fort polie à mon égard pendant que ma voiture se rendait à l'abbaye. L'affaire s'est terminée d'une façon que personne ne pouvait espérer. Le matin, chacun s'était rendu à la cérémonie sous une impression de crainte et d'angoisse (4)."

En effet, tout était fini, fini surtout pour la pauvre Caroline. Rentrée dans son hôtel, la honte, le dégoût, la colère devaient la suffoquer : une âme moins forte se fut livrée au découragement. Il n'en fut rien ; ce coup terrible la tua, mais ne

(2) Nous avons ainsi traduit le mot *speaker* en Canada dès les premiers temps de notre constitution. Les Français aiment mieux dire *speaker* et employer un mot anglais qu'un mot français, qui leur paraît détourné de son véritable sens. Si nos pères avaient fait comme eux, il ne nous resterait guère que des mots anglais.

(3) In ancient times, these decorated figures in procession would have been regarded with silent awe, or accompanied with murmurs of respectful and sincere applause ; in the present instance, they were received with laughter, and the highest nobles of our land became subject to the gibes and jeers of apprentice boys and the lowest of the mob. On a subsequent occasion better taste was shown ; the procession which accompanied William IV. to the Abbey was a military array ; the fine and affecting part of the ceremony was preserved, the trumpet was discarded." Hughes—History of England.

(4) Lettre de lord Eldon citée par M. Saint-René Taillandier.

la subjuguait aucunement. Le lendemain, Georges IV reçut la dernière lettre qu'elle lui écrivit ; et comme elle apprit que le roi partait pour l'Irlande où il voulait recueillir des ovations arrachées à la misère et à la surprise du peuple, elle se décida à passer en Ecosse, où elle se savait elle-même très-populaire. Elle avait compté sans le terrible ennemi qui se tient en embuscade à nos moments les plus critiques ; comme on le dit d'une manière assez banale, mais trop vraie, elle fut surprise par la mort. Une fièvre se déclara au bout de la quinzaine, c'est-à-dire le 3 août ; le 7, elle était morte !

Elle avait voulu lutter jusqu'à la mort, lutter même après ; elle y parvint. Ses funérailles furent un grand embarras pour le gouvernement et pour le roi ; elles furent même sanglantes, car deux hommes du peuple y furent tués par les troupes.

Elle avait inscrit dans son codicile : "Je veux que mon corps soit porté sans pompe à Brunswick, et que l'on grave cette inscription sur mon tombeau : 'A la mémoire de Caroline-Elizabeth de Brunswick, reine outragée d'Angleterre.'"

Cette mort soudaine ne pouvait point manquer d'exciter les commentateurs ; le roi se trouvait par là trop bien servi, on ne pouvait croire que la chose se fut passée naturellement. Le ministère s'allarma des rumeurs malveillantes qui circulaient ; il voulut escamoter aux dépouilles de la reine les funérailles auxquelles elle avait droit, tout comme il lui avait refusé pendant sa vie les honneurs qui avaient été rendus aux autres reines. D'un autre côté, le parti qui, après s'être fait un instrument de la malheureuse Caroline, l'avait lâchement abandonnée le jour du couronnement de Georges IV, sembla vouloir se rallier autour de son cercueil, et exploiter une dernière fois les malheurs qu'elle avait éprouvés, les injustices qu'elle avait subies. Les ministres avaient réglé que le cercueil serait conduit directement à un port de mer sans passer par la cité. Le peuple en décida autrement. Malgré toutes les précautions qui avaient été prises, le cortège ne suivit point le programme officiel. On avait barricadé les rues, on attaqua l'escorte de dragons qui entourait le corbillard, et l'on parvint à mener le convoi, malgré ses conducteurs, jusqu'à l'entrée de la cité, où le lord Maire à cheval reçut la reine défunte, tout comme il avait reçu la reine triomphante, lorsqu'elle allait faire ses actions de grâce à l'église de St. Paul, au mois de novembre. Se servant du privilège qui appartient à la cité, il ne laissa entrer qu'une compagnie de dragons dont la modération lui était connue, et le convoi funèbre put traverser tout le vieux Londres au son des cloches de toutes les églises, voix lamentables bien différentes des carillons joyeux dont il a été question dans une autre partie de ce récit.

Après cette triste procession, pendant une partie de laquelle le corbillard avait été mené comme un train d'artillerie, le cercueil fut enfin déposés dans l'église de Colchester, d'où il fut dirigé sur Harwich, et là, placé à bord d'une frégate, qui le conduisit sur les côtes du Hanovre. Mais cela ne se fit point sans qu'un tour de force ministériel ne privât l'ombre de la vindicative princesse de sa dernière revanche. L'inscription que les exécuteurs testamentaires avaient mise sur la bière fut enlevée et remplacée par une autre plus inoffensive.

Pendant ce temps, le roi était en Irlande, d'abord au château de Dublin, puis au château de Slane, résidence de lord Conyngham. Il avait quitté Londres après la mort et avant l'enterrement de la reine. Sa réception en Irlande fut des plus enthousiastes ; ce peuple n'était point gâté, il s'en faut, par les faveurs royales, et Georges IV se mit pour lui en grands frais d'amabilité. Lord Byron a publié à ce sujet une de ses satires les plus violentes : *The Irish Avator*. Il n'y épargne ni le souverain qui mystifiait son peuple avec des déclarations d'amour à brûle-pourpoint, ni le peuple qui se laissait ainsi bernier et répondait aux avances du monarque par les plus abjectes flatteries. Ce fut, du reste, une comédie de courte durée : la toile tomba avec le départ du roi, et l'Ir-

lande n'en fut ni moins maltraitée, ni moins mécontente.

Quelques passages de *The Irish Avator* donneront une idée des brûlants sarcasmes du poète :

Ere the daughter of Brunswick is cold in her grave.  
And her ashes still float to their home o'er the wave  
Lo ! George the triumphant speeds over the wave,  
To the long-cherish'd isle which he loved like his...bride

C'est la première strophe ; l'on voit que le début promettait, et ces vers sont on ne peut plus piquants, lorsqu'on songe qu'ils furent écrits par lord Byron, qui ne fut pas lui-même un époux plus tendre que Georges IV !

Le lecteur trouvera que les strophes suivantes, entr'autres, ne sont pas au-dessous de la première :

But he comes ! the Messiah of royalty comes !  
Like a goodly Leviathan roll'd from the waves !  
Then receive him as best such an advent becomes,  
With a legion of cooks and an army of slaves.

Could that long wither'd spot be but verdant again,  
And a new spring of noble affections arise.

Then might freedom forgive thee this dance in thy chain,  
And this shout of thy slavery which saddens the skies.

Each brute hath its nature : a king's is to reign,  
To reign ! In that word see ye ages, comprised  
The cause of the curses all annals contain  
From Cæsar the dreaded to George the despised.

Le ton de cette strophe surtout est d'un républicanisme farouche, que les poètes de la révolution française n'auraient point désavoué. Tout en faisant la part de la licence poétique et de l'excentricité de Byron, il fallait que l'opinion publique eût été bien travaillée en Angleterre, pour qu'on le prit sur un pareil ton. En rapprochant cette pièce des écrits de Cobbett, du complot de Thistlewood, de l'effervescence populaire pendant le procès de la reine, on peut bien se demander ce qui serait arrivé si celle-ci avait continué à jouer le rôle qu'on lui avait préparé, si elle n'avait point laissé échapper de ses mains le sceptre fragile de la popularité ? Qui sait si elle n'aurait point pu le reprendre ? La parole cruelle que l'on prête à Georges IV : "C'est la plus grande délivrance que je pouvais désirer," est peut-être vraie au point de vue de la politique anglaise et de la tranquillité de l'empire.

Cette tranquillité n'était point facilement maintenue, et nous allons voir comment un homme d'une grande énergie—Castlereagh, succomba à la rude responsabilité de cette période orageuse de l'his-

P.C.

(A continuer.)

FEUILLES DE FER PLUS MINCES QUE DES FEUILLES DE PAPIER.—Nous avons souvent entendu parler de feuilles de fer plus minces que le papier, et voici que nous avons dans notre bureau une liasse de feuilles de fer dont l'épaisseur est moins de moitié de celle qui sert à notre impression. Cette épaisseur est de 0,004 de pouce ou les  $\frac{1}{25}$  de celle de notre papier. Ces feuilles de fer sont assez malléables pour être déchirées facilement, et assez flexibles pour être ployées aussi bien que le papier d'imprimerie ordinaire. Ces spécimens de fer si merveilleux ont été fabriqués en faisant passer le saumon brut au laminoir, par la compagnie Pearson et Knowles ; son habile directeur, M. Hoper, a découvert le moyen d'obtenir cette finesse au laminoir sans qu'il y ait adhérence.

Entendu à la police correctionnelle :

"Prévenu, vous êtes accusé d'avoir dérobé un lapin. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

—Je vais vous dire mon président, j'ai une passion pour le lapin, je l'adore, cet animal !

—Mais ce n'est pas là une excuse.

—Oh ! malheur ! Qu'est-ce qu'elle devient alors, la liberté des cultes ?..

Mme Calino reçoit une robe de sa tailleur. Elle l'essaye et lui écrit aussitôt :

"Les poches de la robe que vous m'avez livrée sont placées si haut que je suis obligée de monter sur une chaise pour prendre mon mouchoir."

—Ce n'est pas le certificat d'une personne dont on peut soupçonner la véracité, mais bien, au contraire, l'affirmation d'hommes qui ont, avant tout, à cœur le respect et l'honneur de la profession pour objectif. Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul dans la Puissance qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables. C'est à l'acheteur, s'il ne veut pas être trompé, à vérifier lui-même l'exactitude de la préparation qu'on lui offre sous le titre de Vin de Quinine. Allez donc chez MM. Devins et Bolton et vous serez satisfaits.

ENFANTS HARGNEUX.—On croit souvent qu'un enfant est violent et emporté par nature, quand pourtant cela n'est dû qu'aux vers qui le tourmentent. Ne grondez pas, mais administrez-lui les PASTILLES VERMIFUGES DE WINGATE.

## A MON AMI \*\*\*

Mihi parca rura...  
HORACE.

Cher ami, je veux bien croire  
Aux délices de la gloire,  
Mais, indolent troubadour,  
J'aime mieux croire à l'amour.

Je sais bien qu'au fond de l'âme  
Dieu mit plus d'un sentiment,  
L'un pour vous sera dictame  
Qui pour moi sera tourment.  
La gloire nous mène vite  
Aux honneurs que nous visons.  
Elle change un humble gîte  
En de vastes horizons.  
Tandis que l'amour modeste  
A son bonheur tout entier,  
Ne s'occupant pas du reste,  
Se fraye un joyeux sentier.  
Tout compte fait, je préfère  
A la gloire un peu d'amour ;  
Soyez l'homme populaire,  
Je suis l'humble troubadour ;  
Soyez l'homme qui domine  
Les nations à genoux.  
Humblement moi je chemine  
Dans l'ombre faite par vous.  
Soyez la voix qui résonne,  
Soyez la main qui pétrit,  
Je serai plus que personne  
Le poète qui sourit.  
Soyez l'esprit qu'on révère,  
Le bras puissant que l'on craint,  
Je serai l'humble trouvère,  
Content de son ciel serein.  
Or travaillez sans relâche  
Pour la sainte liberté ;  
Le poète a fait sa tâche  
Quand le soir il a chanté.  
Allez droit, je vous regarde ;  
Soyez prudent voyageur ;  
Que toujours le ciel vous garde  
De mon vers sombre et vengeur.  
Car si vous jetez la chaîne  
A tout un peuple effaré,  
Vengeur de la race humaine,  
Alors je vous fêterai.  
Je laisserai là l'idylle  
Au rythme calme et serein,  
La chanson folle et futile,  
Le pas léger du quatrain,  
Et m'armant avec courage  
Du dithyrambe puissant,  
D'ami bienveillant et sage  
Je deviendrai menaçant.

M. J. A. POISSON.

Août 1876.

## LETTRES PARISIENNES

## VII

## LE DUEL

C'était un soir d'été—il m'en souvient  
comme d'hier—dans un bois, où, sous pré-  
texte d'herborisation, je m'étais gavé de  
fraises sauvages.

Lentement, paresseusement, comme le  
ruisseau dont j'entendais le rire et dont  
je suivais les détours, j'avais pris par une  
gorge verdoyante, bordée de chaque côté  
d'arbres gigantesques, qui semblaient dé-  
chirer les nues dans leur vol.

A ce moment, la forêt secouait sur le  
passage des brises ses parfums enivrants,  
et les mille harmonies du soir, s'élevant de  
toutes parts, s'unissaient comme pour don-  
ner une sérénade aux étoiles, qui se mon-  
traient une à une à leur balcon d'ébène.

\*\*\*

On sait qu'un naturaliste est positif, et  
que, lorsqu'il n'est pas tout yeux, il est  
tout oreilles. Ne pouvant plus voir, j'é-  
coutais donc avec une sorte d'intérêt pas-  
sionné. Il y avait des allées et venues et  
des fourmillements dans les gazons, des  
frissons et des coups d'ailes sur les arbres,  
où les oiseaux s'arrangeaient déjà pour  
dormir, des remue-ménage d'insectes dans  
les haies. Le silence lui-même était ravi,  
comme dit Milton, et j'étais près d'oublier  
que le Paradis terrestre est le Paradis per-  
du, quand un cri humain désespéré, sau-  
vage, mais aussitôt étouffé qu'émis, traversa  
l'espace...

\*\*\*

A quelque distance, dans une clairière  
tapissée d'un gazon soyeux comme pour  
une danse champêtre, un groupe d'hom-  
mes s'agitait autour d'un officier qui râlait  
par terre, et sous lui, une mare de sang  
qui s'élargissait à vue d'œil.

Une mousse sanglante affluait aux  
lèvres de la victime, que la pâleur de la  
mort envahissait de minute en minute, et  
dont les yeux se vitrifièrent déjà dans une  
effrayante fixité.

\*\*\*

« Quoi ! m'écriai-je, un assassinat !  
— Veuillez, monsieur, me répondit  
froïdement un des témoins, ne point in-  
tervenir sans mandat, dans une affaire où  
l'honneur seul était en jeu et où toutes les  
règles ont été scrupuleusement observées. »

Je regardai. Deux épées gisaient, l'une  
intacte, l'autre mouillée de sang jusqu'à la  
garde et brisée par l'adversaire, qui s'arra-  
chait les cheveux de désespoir.

C'étaient deux officiers de dragons,  
jeunes tous deux, braves, bien notés de  
leurs chefs, presque intimes.

\*\*\*

Ils s'étaient pris de querelle au jeu la  
veille, sur les minuit, à la suite de provo-  
cations parties de la galerie et après quel-  
ques gorgées d'un grog incendiaire.

« Figurez-vous, me dit un témoin plus  
humain que celui que j'avais interpellé  
d'abord, figurez-vous Nisus et Eurgale se  
réveillant ce matin sur cette pensée qu'ils  
allaient se battre, et se battre à mort... »

« Ils faisaient pitié sous le coup de cet  
arrêt, et dans la première passe au pistolet,  
ils tirèrent en l'air l'un et l'autre. Mais  
deux des assistants ayant réclamé au nom  
des règles, on prit les épées, et dans sa  
préoccupation de ne pas tuer son ami, le plus  
jeune s'est laissé enfermer jusqu'à la garde. »

\*\*\*

Voilà le duel.

Il m'avait fait horreur dans les livres ;  
mais cette scène lui a donné, dans mon es-  
prit, des traits qu'aucune parole ne sau-  
rait rendre.

C'est ainsi qu'aujourd'hui, la pose pour  
le mal, on peut le dire, a remplacé l'hy-  
pocrisie du bien, et que des philosophes  
qui ne craignent pas de réclamer l'abolition  
de la peine de mort pour les scélérats,  
bondiraient si on leur parlait de laver  
ailleurs que dans le sang la plus banale  
des offenses.

Ménagez le sang, nous crie-t-on d'un  
côté, la vie d'un homme est sacrée, et la  
main du Créateur ne peut pas être écartée  
de force, même une fois, de dessus son  
œuvre.

\*\*\*

Prenez vos épées, nous crie-t-on un mo-  
ment après ; votre honneur est atteint, et  
votre honneur prime votre vie. Le sort  
des armes est le tribunal en dernière in-  
stance pour les grands cœurs. Il n'y en a  
point d'autres qu'un homme courageux  
doive invoquer en certaines circonstances.  
Émandez une réparation, que les té-  
moins seuls peuvent proclamer sur le ter-  
rain d'une lutte à mort ; et votre honneur  
foulé se relèvera, comme par enchantement,  
aux yeux de tout le monde.

L'honneur ! Cela ne vous rappelle-t-il  
point ce médecin qui, voulant voir, dans  
les entrailles de son client, l'effet d'un  
merveilleux remède, l'éventrait d'enthousiasme,  
à seule fin d'être bien sûr qu'il  
l'avait guéri et de le prouver aux autres ?

\*\*\*

Laver son linge sale en public étant un  
principe de duellistes, admis dans notre  
société, il n'y a pas lieu d'être surpris que  
la première éducation elle-même en re-  
flète quelque chose.

Adjoints en bonne place au corps pro-  
fessoral, il y a, dans la plupart de nos mai-  
sons d'éducation, ce qu'on appelle des  
Maîtres de Salle. Des fleurets mouchetés  
sont mis entre les mains d'enfants de  
quinze ans, et entre un thème et une ver-  
sion, ils apprennent à se fendre, à s'effacer,  
à pousser une botte, à parer la tierce et la  
quarte.

\*\*\*

Rien de mieux assurément, s'il s'agis-  
sait d'exercice corporel, d'hygiène ou  
même du cas de légitime défense. Mais  
avec les mots qui sont en l'air aujourd'hui,  
les traits qui se racontent et les livres qui  
se font, il en va tout autrement pour l'é-  
lève du Maître de Salle.

Le bretteur ne tarde pas à avoir un  
prestige à ses yeux. Son regard pétillait  
quand on lui montre, sur la rue, un homme  
qui a eu beaucoup de duels, et en tirant  
pacifiquement avec son Maître de Salle, il  
ne peut s'empêcher de penser tout bas,  
qu'il est en train d'apprendre là la science  
de la vie. Inutile d'ajouter qu'une telle  
idée ne lui viendra point en écoutant son  
professeur de philosophie ou son maître  
d'humanités.

\*\*\*

Il y a aussi la perfide connivence de la  
langue, si féconde en euphémismes tou-  
jours quand il s'agit d'amnistier un tra-  
vers favori ou de pallier une erreur po-  
pulaire.

Les romans ont tout fait pour en-  
guinder les mauvaises mœurs en général.  
Mais le duel a créé, à lui seul, tout un vo-  
cabulaire.

Un duel, ce sont des braves qui se disent  
*deux mots*, ou de beaux joueurs qui lient  
*une petite partie*. Les journaux rappor-  
tent qu'un tel a été *superbe sur le pré*, ou  
racontent froidement, entre deux faits-  
divers sur les bains de mer et la pêche  
aux harengs, que deux officiers supérieurs  
ont été obligés *d'en découder*. Le baron  
X... a *échangé* deux balles avec le vicomte  
Y... Une rencontre a eu lieu entre deux  
joueurs, dont le plus jeune a reçu *trois  
pouces de fer* dans la poitrine, etc. etc.

\*\*\*

C'est avec cette phraséologie qu'on  
monte des têtes où fermentent déjà toutes  
les passions ; et *l'honneur* trouve mille  
occasions d'entrer en lice.

Voici par exemple le jeune P..., qui a  
des créanciers plus nombreux que le sable  
de la mer, à ce point que les mauvaises  
langues de son café, prétendent qu'il est  
toujours à cheval ou en voiture pour les  
éviter plus facilement, mais qui, chose à  
peine moins difficile que la quadrature du  
cercle, ne voudrait pas qu'il en fût ques-  
tion entre ses camarades.

Or, l'autre jour qu'il avait des raisons  
avec son pur-sang dans l'avenue du Bois  
de Boulogne, l'un dit :

« Qu'a donc le cheval de P..., aujour-  
d'hui, pour se cabrer avec une telle fu-  
reur ? »

— Tu ne sais pas, dit l'autre : je parie  
qu'il lui doit de l'argent !

\*\*\*

Le mot était trop vif pour n'être pas  
répété, et d'échos en échos, il arrive aux  
oreilles du débiteur susceptible. Fureur  
de celui-ci, et informations pour remonter  
à la source.

Or, vous le savez, une mauvaise plaisan-  
terie est un fils illégitime dont personne  
ne veut se reconnaître le père, et que cha-  
cun cependant promène avec soi. P... se  
fût donc éternisé dans ces recherches et  
ses jugements également téméraires, si le  
coupable, soit loyaute, soit vantardise, ne  
se fût, trois jours après, déclaré lui-même.

\*\*\*

On apprenait, le soir même, que les té-  
moins de P... avaient eu une entrevue  
avec ceux de son agresseur... en paroles,  
et qu'on était tombé d'accord pour que la  
rencontre eût lieu le lendemain au pisto-  
let, à quinze pas.

Le piquant de l'affaire, aux yeux de  
toute cette jeunesse dorée, c'était que les  
adversaires étaient compatriotes, amis  
et même quelque peu parents ; que le  
mauvais plaisant était fils unique d'une  
mère veuve, ce qui n'empêche pas le féroce  
P... de faire décider que l'on tirera au  
sort les pistolets, dont un seul sera chargé.  
Par où l'on voit que tels peuvent trem-  
bler devant un créancier et en présence  
d'une échéance, qui envisagent sans sour-  
ciller une mort d'homme.

\*\*\*

Le lendemain, les deux pauvres jeunes  
gens se rendaient sur le terrain, navrés au  
fond, et tétant leur pipe pour se donner  
une contenance.

Il n'y a rien d'atroce, a-t-on dit, comme  
de ne pouvoir être triste ; et je n'ai pas  
besoin de vous dire que les témoins ne  
permettaient point d'attendrissement à  
pareil moment. Les témoins sont des  
gens importants, qui savent les règles sur  
le bout du doigt, et qui entendent à mer-  
veille la mise en scène de l'honneur...  
Mais il ne faut pas vivre deux jours avec  
eux pour s'apercevoir qu'ils tiennent plus  
au décor qu'à la pièce.

\*\*\*

Ils eurent lieu d'être satisfaits (au nom  
de l'honneur) dans le cas dont nous par-  
lons. Du premier coup, P..., qui avait  
eu au sort le pistolet chargé, fracassait le  
crâne de son adversaire.

Sans doute, à la vue de ce sang, au  
spectacle de ces agonies, il arrive parfois  
que le bon-sens et l'humanité reprennent  
le dessus ; que le vainqueur revient chez  
lui bourrelé de regrets, et que mille vieux

préjugés de conscience se réveillent ; il ne  
peut éviter les rêves sanglants de ses nuits  
pendant le jour, et lentement, comme l'a  
dit quelqu'un, *ces morts le tuent*.

Mais l'opinion n'a pas l'habitude de  
compter avec ces repentirs individuels, et  
le duel garde son funeste prestige.

\*\*\*

L'armée en est plus affolée que n'im-  
porte quelle autre catégorie sociale. Aussi,  
les rencontres y sont-elles fréquentes, par-  
ticulièrement entre les officiers. Après  
eux, les simples soldats et les sous-offi-  
ciers s'en font honneur et gloire.

Il faut entendre les propos de la cham-  
brée à ce sujet ! et avec quelle religieuse  
componction les *anciens* parlent du duel  
et célèbrent ces lugubres estaflades.

« Mes amis, disait un jour un brigadier  
de cavalerie, nous devons avoir le plus  
grand respect pour les saints, qui sont des  
personnages honnêtes et même recomman-  
dables. »

— Pardon, brigadier, interromp le ma-  
réchal des logis, il y en a un que je ne  
puis consentir à honorer : c'est saint  
Georges, qui a tué un dragon. »

Le brigadier répond d'un ton ému :  
« Il y a là, en effet, un souvenir pénible  
pour le régiment ; mais s'ils se sont battus  
dans les règles et avec l'autorisation du  
colonel, nous devons oublier ! »

TH.-B. DE LA GUIERCHE.

Paris, septembre 1876.

\* — Le *Punch* a souvent des fusées de gaieté  
bien étonnantes.

Témoin l'entrefilet suivant, que nous repro-  
duisons, malgré certains passages peu propres à  
flatter notre amour-propre national :

## L'AVENIR DE LA QUESTION D'ORIENT.

## Solution désirée par la Russie.

1877. La Serbie, le Monténégro et la Rouma-  
nie sont placés sous le protectorat de la Russie.

1878. Les provinces placées sous le protectorat  
sont soumises à un vice-roi russe.

1879. Important traité conclu entre la Russie  
et la Grèce.

1880. Couronnement à Constantinople de l'em-  
pereur Alexandre comme czar de toutes les Rus-  
sies, de toutes les Grèces et des deux Turquies.

## Comment l'Allemagne entend la question.

1877. Remontrances à la France pour avoir  
favorisé la Turquie.

1878. Remontrances à la France pour avoir  
sympathisé avec les provinces insurgées.

1879. Remontrances à la France pour avoir  
gardé la neutralité.

1880. Guerre déclarée à la France.

## Solution de la question d'après la Turquie.

1877. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la Russie.

1878. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer  
la guerre à l'Allemagne.

1879. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la France, l'Autriche, l'Italie, la Grèce,  
le Danemark et les États-Unis.

1880. Emprunt à l'Angleterre pour déclarer la  
guerre à la Grande-Bretagne.

## Solution d'après l'Autriche.

1877. Négociations avec une grande puissance.

1878. Négociations avec deux grandes puis-  
sances.

1879. Négociations avec toutes les grandes  
puissances.

1880. Négociations avec les quatre coins du  
globe.

## Solution d'après l'Angleterre.

1877. La constitution anglaise donnée à toutes  
les provinces insurgées.

1878. Introduction et création à Belgrade, Ra-  
guse et Constantinople des journaux à un sou ;  
glaces (à la vanille) à un sou ; omnibus à bon  
marché et plum-pudding populaire.

1879. Conversion du sultan. Etablissement en  
Turquie de chambres des lords et des communes.  
Les provinces insurgées sont traitées comme les  
colonies anglaises. Inauguration à Constanti-  
nople du chemin de fer souterrain.

1880. Paiement de l'emprunt turc.

## Solution de la question d'après la France.

1877. Révolution. Essai loyal de la monarchie  
traditionnelle et héréditaire : Henri V, par la  
grâce de Dieu, roi de Turquie et de Serbie,  
monte sur le trône d'Abdul-Aziz qui a fait un  
plongeon forcé dans le Bosphore. Les Turcs se  
convertissent à l'ultramontanisme : Dieu est  
Dieu, et Veillot est son prophète !

1878. Révolution. Barricades dans les rues de  
Constantinople. Les trois glorieuses. Le duc  
d'Aumale est élu roi constitutionnel des Turcs  
sous le nom de Philippe-Pacha 1<sup>er</sup>.

1879. Révolution. Napoléon IV se fait empe-  
reur des Turcs à la suite d'un coup d'Etat noc-  
turne, ratifié bientôt par plusieurs plébiscites.  
Création à Constantinople d'une rue Breda. No-  
ces et festins.

1880. Révolution. Proclamation de la Républi-  
que turco-serbe. Immortels principes et suffrage  
universel. Election d'une assemblée nationale.  
Le maréchal Bonboul Pacha est nommé prési-  
dent de la République. — La prospérité renait  
en Turquie et l'équilibre européen est enfin re-  
trouvé.

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XX

LE GUET-APENS

Cet individu n'était autre que Lapierre.

Depuis la scène de l'avant-veille, et, surtout, depuis l'étrange menace de Champfort, le cauteleux personnage ne vivait plus. De mystérieuses appréhensions lui étreignaient la poitrine, et il pressentait que quelque chose de vaguement terrible se tramait contre lui.

Plus que cela, un sentiment nouveau germait sourdement dans le cœur de cet homme, jusque là inaccessible à toute autre voix que la voix métallique des aigles américains ou des souverains anglais...

Le misérable aimait sa victime et il était jaloux !

Cette constatation, faite seulement depuis deux jours, mettait Lapierre dans des colères blanches. Lui, dont le cœur triplement cuirassé avait toujours résisté à un penchant si puéril, se découvrir tout à coup amoureux comme tout le monde, se sentir pris dans ses propres filets !

Il y avait de quoi faire bouillir la bile d'un coquin encore plus flegmatique.

Quoi qu'il en soit, on ne résiste pas à l'invasion de l'amour, et il faut bien le subir quand il s'installe à notre foyer.

C'est ce que fit Lapierre.

Il prit son rôle d'amoureux au sérieux, et, en homme prudent, il résolut de veiller sur son bien. Ce n'est pas que l'ancien espion se fit un instant illusion sur le sentiment qu'il inspirait à sa fiancée.

Oh ! non. Lapierre se savait haï, méprisé. Mais il se disait que c'était là une raison de plus pour être sur le qui-vive, et empêcher au moins la belle créole de donner son cœur à un autre.

Et puis, d'ailleurs, n'y avait-il pas ce petit carabin de Paul Champfort dont il fallait brider



F. X. A. LABELLE, PRÊTRE, CURÉ DE ST. JÉRÔME  
Photographie de H. N. Grenier

les trop tendres inclinations et enrayer la progression amoureuse ?...

Lapierre revint donc à son ancien métier : il se fit l'espion de sa fiancée et de Champfort. Redoutant par-dessus tout une entrevue entre les deux jeunes gens, et les révélations que pouvait faire l'étudiant sur les événements de Saint-Monat, le soupçonneux coquin eut recours au petit moyen que nous connaissons.

Il écrivit à Mme Privat pour s'excuser de ne pouvoir, ce jour-là, se rendre à la Canardière et faire sa cour à Mlle Laure. Puis il vint, en tapinois, s'embusquer dans le parc, dans l'espoir de surprendre sa fiancée en flagrant délit de trahison.

On a vu que le hasard n'avait que trop bien favorisé l'espion.

Lapierre, en effet, n'était pas en embuscade depuis une demi-heure, à proximité du chemin royal, qu'un roulement de voiture fit résonner le macadam et cessa tout à coup, presque en face de l'endroit où se tenait blotti l'ex-fournis-

seur. Un homme sauta sur la route, enjamba la haie vive et s'engagea résolument dans un sentier du parc.

Lapierre ne vit qu'une seconde la figure du nouvel arrivant, mais c'en fut assez pour que le misérable restât cloué à sa place, pâle, tremblant, pétrifié, comme si la tête de Méduse lui fût apparue...

" Lui ! lui ! s'écria-t-il... Gustave Lenoir ? "

Et, n'en pouvant croire ses yeux, il prit sa course pour aller, par un long circuit, s'embusquer près d'un petit pont que devait traverser l'inconnu.

Cette fois, le doute ne fut plus permis, et Lapierre reconnut tout à son aise la mâle et sombre figure de son ancien antagoniste.

Le jeune homme marchait d'un pas rapide, comme quelqu'un qui se hâte vers un but arrêté ; et Lapierre ne put empêcher ses jambes de flageoler et sa face blême de se couvrir d'une sueur froide, en se faisant une réflexion terrible :

" Il va la rencontrer... il va lui parler... Je suis perdu ! "

Et, en formulant cette pensée, le misérable tira machinalement de sa poche un revolver



ST. PETERSBOURG—DÉPART D'OFFICIERS VOLONTAIRES RUSSES POUR LA SERBIE

tout armé, et en dirigea le canon vers Després ; mais celui-ci, ayant cru entendre un bruit insolite dans le feuillage, s'était arrêté et avait prêté l'oreille, en écartant les branches...

C'est ce qui le sauva. Lapièrre, revenu subitement au sentiment de la prudence, n'eut que le temps de se jeter à plat-ventre, et, là, immobile, il attendit...

Després reprit bientôt sa route, sans plus s'occuper de l'incident qui l'avait fait s'arrêter. Quant à Lapièrre, il remit son revolver dans sa poche et se prit à réfléchir profondément.

La situation était grave, et la brusque intervention de Després—nous lui conserverons ce nom—dans des affaires déjà singulièrement compromises n'était pas de nature à rassurer le prétendant à la dot de Mlle Privat.

Aussi ses premières méditations furent-elles sombres et découragées. Un moment même, le tenace chercheur de dollars eut l'idée de tout abandonner et de fuir des parages où se rencontraient des figures aussi peu rassurantes que celle du Roi des Etudiants. Le souvenir du terrible drame de l'ilot passa comme un fantôme dans la cervelle du coquin, et il eut peur...

—car il sentit planer sur sa tête l'inexorable vengeance que devait lui réserver l'amant de Louise. Pourtant, il était dur d'échouer au port, quand trois jours à peine séparaient ce pauvre Lapièrre du but qu'il poursuivait depuis de longues années.

L'ex-fournisseur passa bien un bon quart-d'heure ainsi assailli par de noires pensées... Puis il se leva et parut prendre une résolution énergique :

" Ah ! ma foi, tant pis ! se dit-il ; je n'abandonnerai pas ainsi le champ de bataille sans combattre... J'ai déjà fait assez de sacrifices pour cette affaire ; je ne lâcherai pas une si belle proie, quand je n'ai plus qu'à étendre la main pour la saisir... Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, qui m'assure que ce Gustave de malheur connaisse le premier mot de ce qui se passe ici ?... qui me dit que sa démarche ait le moindre rapport avec mon mariage ?... Rien, un simple soupçon. J'en aurai le cœur net et je saurai à qui en veut mon ancien ami..."

" Au surplus, reprit Lapièrre en se disposant à partir, si cet oiseau de pénitencier s'avisait de jaser un peu plus qu'il ne me convient, je lui ferai avaler une pilule qui le rendra muet pour longtemps."

Et il frappa d'un air sinistre sur la poche où était son revolver.

Puis, voulant rattrapper le temps perdu, l'espion s'engagea vivement dans le sentier parcouru par Després et se dirigea à pas de loup vers le rond-point.

Gustave, comme on sait, s'y était installé sur un banc à moitié enseveli sous un dais de rameaux entrelacés.

Du premier coup d'œil, Lapièrre vit quel parti il pouvait tirer de cette disposition ; et, revenant sur ses pas, il fit un long circuit vers le nord, avec l'intention de s'approcher silencieusement du banc et d'entendre la conversation qui ne manquerait pas de s'engager.

Cinq minutes après, l'espion était à son poste, à dix pas tout au plus de son ancien rival et complètement abrité par les enchevêtrements du feuillage.

Il était temps. Laure arrivait, escortée de son frère, et le sinistre fiancé de la belle créole put constater que ses suppositions les plus mauvaises allaient se réaliser.

Il eut un moment de terreur et de rage. L'épouvante lui fit perdre la tête, et, une seconde fois, le canon de son revolver se trouva dirigé vers la tête de Després.

Pourtant, le misérable se contint encore... " Bah ! se dit-il, en abaissant son arme, il sera toujours temps... Et puis, je ne serais pas fâché de savoir au juste ce que pense et connaît de moi mon ancien rival."

Pendant ce monologue de Lapièrre, les compliments d'usage s'étaient échangés entre le Roi des Etudiants et la jeune créole ; Edmond avait présenté son ami sous le nom de Gustave Després, puis s'était retiré à l'écart, comme l'on sait.

" Tiens, se dit l'espion dans sa cachette, il paraît que mon ami Lenoir a changé de nom... Voilà donc pourquoi j'avais perdu complètement sa trace..."

Et il se mit en position de ne pas perdre une seule des paroles de l'intéressant couple.

Cependant, la conversation avait fait du chemin... Després en était à raconter, avec les couleurs les plus saisissantes, les événements de Saint-Monat : l'enlèvement de Louise, le duel nocturne sur l'ilot, la dénonciation, le procès, la condamnation, puis enfin l'échec de Lapièrre et ses ignobles calomnies...

L'espion écoutait, anxieux, inquiet, la poitrine serrée... " Tout cela est peu de chose, se dit-il... Pourvu qu'il ne sache rien de l'autre affaire !"

Et le quand crispa sa main sur la crosse de son revolver. Mais lorsque le Roi des Etudiants en arriva aux agissements de Lapièrre dans le Kentucky ; lorsqu'il décrivit la monstrueuse hécatombe du Cumberland Gap ; lorsqu'il déroula sous les yeux de Laure les faits et gestes de l'espion, dans cette nuit sinistre où le colonel Privat agonisait sur un méchant grabat, loin des siens et au pouvoir de l'homme qui l'avait trahi, l'ex-fournisseur n'y tint plus...

Son bras se tendit dans la direction du narrateur, et, livide, hideux de terreur et de rage, Lapièrre se dressa de toute sa hauteur et ajusta Gustave Després...

Juste à ce moment, Edmond arrivait en courant et le Roi des Etudiants se levait en toute hâte.

Il était encore sauvé ; mais, comme on l'a vu dans le dernier chapitre, son adversaire se mit résolument à sa poursuite, faisant un long détour vers le nord et allant s'aposter sur le chemin que suivait lentement le jeune disciple d'Esculape.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le pas régulier et souple de Gustave fit résonner la terre durcie du sentier. L'étudiant marchait la tête basse, absorbé dans un flot de pensées couleur de rose, s'il fallait en juger par le demi-sourire qui courbait sa moustache.

Lapièrre le voyait venir. " Ah ! ah ! se dit-il avec une sourde colère, tu triomphes un peu vite, mon bonhomme... L'espion, le traître, le faussaire—comme tu m'appelles—va t'apprendre un peu qu'on ne se jette pas impunément en travers de ses projets..."

Et le misérable introduisit rapidement la main dans la poche de son habit... Mais il l'en retira aussitôt et fit un geste de désappointement et de rage...

Le revolver n'y était plus ! Dans sa course précipitée, l'espion l'avait perdu, et il était trop tard pour essayer de le retrouver.

Cependant, Després n'était plus qu'à quelques pas de l'endroit où se tenait Lapièrre... Il allait passer... Mais, soudain, l'ancien espion se baissa avec une rapidité de tigre, ramassa une grosse pierre et la lança de toutes ses forces à la tête du Roi des Etudiants...

Celui-ci, atteint en plein crâne, tomba comme une masse, sans même pousser une plainte. Alors, l'assassin prit ses jambes à son cou, sauta la haie vive et se trouva dans le chemin royal.

Il était sept heures du soir, et les passants se faisaient rares. Seuls, un tout jeune homme et une jeune fille voilée cheminaient lentement sur la route de la Canadière, en face du parc de la Folie-Privat.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

C'est le jour des Morts ! jour plein de tristes souvenirs. En harmonie avec le deuil des cœurs et le deuil de la nature, nous nous sommes rappelé d'un chant lugubre et sublime, qu'exhalait, il y a déjà quatorze ans, un poète, hélas ! perdu à la patrie. Ce poème, écrit par Octave Crémazie et publié dans les *Soirées Canadiennes* en 1862, n'est connu que d'un petit nombre. Les jeunes gens qui ont depuis ce temps pris place dans ce monde fiévreux et changeant, ne l'ont jamais lu. Les anciens le reliront avec plaisir. Nous ne pouvons tout le publier en une seule livraison ; la suite paraîtra dans les numéros suivants. Il est intitulé :

PROMENADE DE TROIS MORTS

FANTAISIE

I

LE VER

Le soir est triste et froid. La lune solitaire Donne comme à regret ses rayons à la terre ; Le vent de la forêt jette un cri déchirant ; Le flot du Saint-Laurent semble une voix qui pleure. Et la cloche d'airain fait vibrer d'heure en heure Dans le ciel nuageux son glas retentissant.

C'est le premier novembre. Au fond du cimetière On entend chaque mort remuer dans sa bière ; Le travail du ver semble un instant arrêté. Ramenant leur linéol sur leur poitrine nue. Les morts en soupirant une plainte inconnue Se lèvent dans leur morne et sombre majesté.

Drapés comme des rois dans leurs manteaux funèbres, Ils marchent en silence au milieu des ténédres. Et foulent les tombeaux qu'ils viennent de briser. Heureux de se revoir, trois compagnons de vie Se donnent, en pressant leur main froide et flétrie, De leur bouche sans lèvre un horrible baiser.

Silencieux ils vont ; seuls quelques vieux squelettes Gémissent en sentant de leurs chairs violettes Les restes s'attacher aux branches des buissons. Quand ils passent, la fleur se fane sur sa tige, Le chien fuit en hurlant comme pris de vertige, Le passant effaré sent d'étranges frissons.

Ils marchent en formant une blanche colonne ; Leurs linéols agités par la brise d'automne Laisent voir aux regards leurs membres décharnés. Trois d'entre eux cependant vont d'un pas moins rapide ; Leurs os sont presque intacts, leur face est moins livide ; Ils semblent de la mort être les nouveaux nés.

L'un avait déjà vu sur sa tête blanchie Neiger soixante hivers quand, arrêtant sa vie, La mort vint l'enivrer de son breuvage amer. Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse, Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse, Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au souffle du nord la rose épanouie Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie, Le second avait vu la mort à son chevet Quand, jeune encore, l'amour charmait son existence ; Sa femme avait voulu, modèle de constance, S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère attaché par la tombe, Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur. Vingt printemps n'avaient pas encore paré sa tête ; La mort pour son bouquet la trouvant toute prête, A ces fruits déjà murs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année, Tous trois avaient connu la chaîne fortunée Qu'ici bas sur la terre ou comme l'amitié. Maintenant, réunis dans la cité pleurante, Comme ces mendians que chantait le vieux Dante, Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

Ils marchent leur chemin s'entretenant ensemble, Quand l'un d'eux, s'arrêtant, dit d'une voix qui tremble Au mort en cheveux blancs : " Pourquoi tous les tom- [beaux

" Ne sont-ils pas ouverts dans ce jour d'espérance ? " Mes voisins ont gardé leur éternel silence " Quand la cloche des morts a fait frémir nos os."

" Ami, dit le vieux mort, quand la cloche sonore " Dans nos tombeaux muets vient retentir encore " Apportant avec elle un rayon de chaleur. " Ce n'est que pour ceux-là dont les âmes en peine " Attendent le secours d'une prière humaine " Pour s'en aller se joindre aux anges du Seigneur."

" Déchirant pour toujours le voile de la vie, " Pour le ciel ou l'enfer quand une âme est partie, " Son corps en descendant au repos éternel " Ne s'éveille jamais pour venir sur la terre " Implorer les vivants, car, hélas ! leur prière " Sans force pour l'enfer est inutile au ciel."

Pendant quelques instants ils gardent le silence ; La mer, chantant toujours son hymne de souffrance, Fait monter ses sanglots dans le ciel nuageux. Mais les trois voyageurs vont d'un pas plus rapide. Quand, devant ses traits de son regard avide, Le plus jeune soudain s'adressant au plus vieux :

" Vieil ami, lui dit-il, voyez sur votre joue " Un ver qui vous dévore, et, quand le vent se joue " Dans vos cheveux blanchis, à ses frémissements " On dirait qu'il a peur de perdre sa pâture. " Arrachez donc ce ver et cachez sa morsure. " Peut-être pourrait-il effrayer les vivants !..."

Mais le vieux mort : " Enfant, quand nous quittons nos [tombes " Crois-tu que nous soyons blancs comme les colombes " Et purs comme les lys qui croissent dans les champs ? " Dans l'espace de temps que, là-haut sur la terre, " Nous appelions trois mois, sais-tu combien ta bière " A vu de vers nouveaux s'attacher à tes flancs ?"

" La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses " Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi-closes ; " La foudre a son nuage où respire l'éclair ; " Les grands bois ont leurs voix mystérieuses, vagues ; " La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ; " L'étoile a ses rayons ; mais le mort a son ver !..."

" Le ver, c'est la couronne épouvantable et sombre " Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans " C'est le baiser reçu dans ce lugubre jour [l'ombre ; " Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse ! " Et ce baiser fatal, cette reine jalouse " Veut que nous le gardions comme un gage d'amour."

" Gardons donc notre ver. Lui seul par sa blessure " Nous fait croire à la vie. En sentant sa morsure, " Le pauvre mort se dit : Je souffre, donc je vis ! " Ce ver que les vivants fuient comme un être horrible, " Peut-être est moins cruel que ce ver invisible, " Du remord dévorant leurs cœurs endoloris."

" Un jour (était-ce un jour ou bien une nuit sombre ? " Je ne sais, car pour nous le temps n'a plus de nombre, " Nous n'avons qu'un seul jour, c'est l'éternelle nuit), " Les vers rassasiés dormaient sur mon suaire ; " Ma tombe était muette, et là-haut sur la terre " On entendait la mort qui moissonnait sans bruit."

" Comme un avare seul qui compte ses richesses, " Je comptais mes douleurs, mes amères tristesses, " Quand j'entendis soudain un cri de désespoir, " Une voix répondit, formidable et stridente, " Dont l'écho seul suffit pour glacer d'épouvante, " Lugubre comme un glas qui retentit le soir."

" C'est de désespoir qui frappait mon oreille, " C'était le cri d'un mort enterré de la veille " Que le ver attaquait pour la première fois. " J'écouai frémissant d'une horreur indicible " Les étranges accents de ce duo terrible " Que près de moi chantaient ces effrayantes voix."

LE MORT

" Où suis-je ! Mais qui donc vient ainsi de me mordre ! " J'ai senti tout mon corps s'agiter et se tordre " Comme un chêne sous l'ouragan. " Qui donc est-ce celui qui partage ma couche !... " Il s'approche de moi ; je sens encor sa bouche " Qui presse et torture mon flanc."

LE VER

" Je suis le maître ici. Mon haleine est glacée " Comme le vent un jour d'hiver ; " Toute force par moi demeure terrassée, " Je suis le Roi, je suis le Ver."

LE MORT

" Le Ver !... Le Ver ! Déjà ! Quoi ! c'est donc sa morsure " Qui déchire ma chair ! Quoi ! déjà la pâture " De cet horrible compagnon ! " Mais pourtant c'est hier que j'ai quitté la vie, " Que j'ai vu près de moi ma famille attendrie " Pleurer en prononçant mon nom !"

LE VER

" Ta bière est mon empire et ton corps est mon trône ; " Je suis ton maître et ton tourment. " Des fibres de ton cœur je fais une couronne " Plus brillante qu'un diamant."

LE MORT

" Oh ! si je pouvais fuir cette demeure horrible ! " Si je criais ! peut-être une main invisible " Me viendrait ouvrir le tombeau ! " On dirait que là haut on marche sur la terre, " Au secours ! sauvez-moi !... Le cri de ma misère " Ne trouve pas même un écho."

LE VER

" Ils ne l'entendent pas. Les vivants n'ont d'oreilles " Que pour ce qui peut les servir. " Il leur faut des honneurs, des fêtes pour leurs veilles, " O mort ! peux-tu leur en fournir !"

LE MORT

" Hélas ! je n'ai plus rien, rien que mon blanc suaire. " Rien que mon corps flétri, rien que ma froide bière " Où le jour ne paraît jamais ! " Si je n'ai plus ces biens que leur folie adore, " Ah ! pour penser à moi mes amis ont encore " Le souvenir de mes bienfaits."

LE VER

" Quand la main qui donnait est pour toujours fermée " Qui donc garde son souvenir ? " Et qui songe au parfum de la rose embaumée " Quand on ne peut plus la cueillir ! " Car l'homme veut toujours que sa reconnaissance " Lui rapporte quelques profits ; " Il ne se souvient plus quand tombe la puissance " Dont il pouvait tirer des fruits."

" O mort ! tu n'as plus rien, car je fais de ta bière " Mon sombre empire sépulcral. " Ton linéol est à moi, car dans ce blanc suaire " Je taille mon manteau royal."

" Ton cadavre pour moi, c'est la source de vie " Où je m'abreuve chaque jour ; " C'est le riche banquet où la faim me convie, " Où je m'assieds avec amour."

" Tout est à moi, ton corps, ta bière et ton suaire, " Tes douleurs seules sont à toi. " Moi seul puis dire ici d'une voix haute et fière, " Je suis le Ver, je suis le Roi !"

" Comme ces conquérants qui passent sur le monde " Frémissant sous leurs pas vainqueurs, " Pour graver de leur nom une trace profonde " Laisant un sillon de douleurs ;"

" Je laisserai tes os dans cette fosse impure " Où ton désespoir s'exhala. " Pour qu'on dise en voyant ce qui fut ma pâture, " Le Roi, le Ver a passé là !"

OCTAVE CRÉMAZIE.

(A continuer.)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Panama, 19 octobre.—La révolte n'est pas encore supprimée dans les Etats-Unis de la Colombie. Il paraît que le gouvernement veut lever une armée de 30,000 hommes pour lui tenir tête. Les forces des rebelles à Antioquia se montent à 16,000. Les étrangers ont des craintes pour leurs propriétés, mais ne redoutent rien pour leur vie.

—Un terrible cyclone s'est abattu sur les Etats de l'Amérique centrale, les 3 et 4 du courant. La ville de Managua, dans le Nicaragua, a été inondée le 4. Environ quatre cents maisons ont été renversées par l'ouragan. Les habitants ont dû monter sur le toit de leurs maisons, pour ne pas être entraînés par l'inondation ; grand nombre ont été noyés. Jusqu'à présent, les pertes sont estimées à environ \$200,000.

San Francisco, 21.—La barque *Florence* est arrivée aujourd'hui de l'Océan Arctique où elle a recueilli 190 hommes des équipages de 12 navires d'une flotille de baleiniers qui ont été détruits par les glaces.

Plusieurs marins ont été gelés à mort et d'autres ont péri dans les flots. Les détails que donnent les survivants de cette malheureuse expédition sont des plus navrants.

Londres, 21.—Une dépêche de Raguse à l'agence Reuter dit que Medun s'est rendu aux Monténégrins, qui retiennent comme prisonniers de guerre 400 hommes de la garnison turque.

Les Monténégrins ont aussi enlevé tous les canons et les munitions des Turcs.

Londres, 22.—L'article qui a paru hier dans le *Times* disant qu'à la réunion du cabinet, jeudi soir, il avait été décidé que l'Angleterre n'interviendrait pas dans la guerre d'Orient, était indubitablement une communication officielle.

Londres, 22.—Une dépêche de Vienne au *Daily News* dit que l'on a appris de Constantinople que la Porte acceptera l'armistice de six semaines, à condition que l'on n'y comprenne pas les projets de réforme et que le *statu quo* soit maintenu en Serbie et dans le Monténégro.

—Une dépêche de Belgrade au *Times* rapporte que dans une bataille près de Saitschar, les Turcs ont été vainqueurs, ayant capturé Bolevatz. Si les Turcs effectuent leur double mouvement sur Paratkin, l'armée russo-serbe se trouverait dans une situation grave.

Ottawa, 24.—M. David Mills, M.P. pour Bothwell, a été assermenté ce matin comme ministre de l'intérieur, devant Son Excellence le Gouverneur-Général.

Le writ pour une nouvelle élection a été émané aujourd'hui, et la nomination aura lieu le 8 et la votation le 9 de novembre prochain.

—M. Joseph Tassé a l'intention de publier prochainement un ouvrage historique sous le titre : "Les Canadiens de l'Ouest." Cet ouvrage contiendra plus de trente biographies, et formera deux volumes in-8o de 350 pages chacun.

Ottawa, 26.—On dit ici que M. R. Laflamme doit remplacer l'hon. M. Geoffrin au ministère de l'intérieur.

—L'hon. M. Geoffrin est parti ce soir pour Montréal.

—L'archevêque Taché et le sous-inspecteur Brisebois, de Winnipeg, sont en cette ville.

Londres, 25.—Le correspondant du *Times* qui se trouve au camp des Turcs en Serbie, mande que les Turcs se sont emparés de Djunis mardi, après un combat acharné qui a duré six heures. Plus de la moitié des retranchements sur les rives de la rivière près de Djunis sont aussi tombés entre leurs mains.

—Une dépêche de Vienne au *Times* dit : " La Turquie a déclaré qu'elle était prête à accepter l'armistice de six mois, pourvu qu'il soit recommandé par toutes les puissances. On apprend avec plaisir de Constantinople que l'espoir d'une solution plus pacifique des affaires grandit tous les jours."

Constantinople, 27.—La Porte a envoyé par télégraphe à ses agents à l'étranger, un rapport sommaire des derniers engagements. La dépêche dit : " Les Turcs ont enlevé une forteresse, située sur un hauteur. Cette victoire leur ouvre la route de Deligrad ; ils ont emporté quelques retranchements de moindre importance et ont pris Connik, près du pont de Deligrad, où se trouvaient les quartiers généraux des Serbes. Ils ont occupé Djinimini, un village important, en arrière de Connik, sur le chemin allant à Krishernaz, et ont pris d'assaut quelques retranchements."

" Les Serbes sont en fuite ; leurs pertes sont énormes."

—Un journal de Naples annonce que le 19 septembre, fête de saint Janvier, s'est opéré le célèbre miracle annuel. Le sang de saint Janvier s'est liquifié, après seize minutes de prières, au milieu d'une immense affluence de Napolitains et d'étrangers.

ENIGMES, CHARADES, &c.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE NO. 39 (12 OCT.) DE "L'OPINION PUBLIQUE."

ENIGME.—No. 18.

Le dictionnaire.

ANAGRAMMES

MENU D'UN REPAS DE CARÊME

POTAGES HORS-D'ŒUVRE

- Purée à la Crècy
L'oseille
Julienne
Tapioca
VINS
Beaune
Bordeaux
RELEVÉS
Melon
Sole au gratin
VIN
Madère
ENTRÉES
Esturgeon
Tanche
Eperlan
Limande
Œufs à l'oseille
LÉGUMES
Artichauts
Haricots

MACÉDOINE

ENTREMETS

DESSERT

VINS

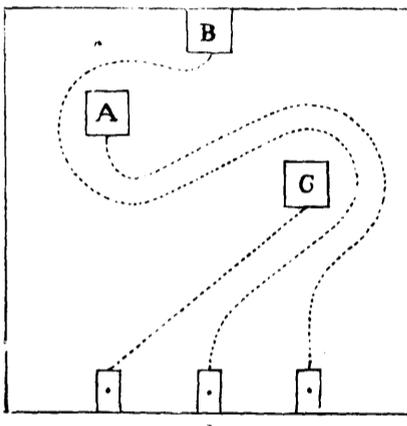
L'ermilage

CAFFÉ

CHARTREUSE

CURIOSITÉ

LES TROIS VOISINS



B ne peut jamais aller directement à sa fontaine et doit toujours faire le plus grand détour. 1e Solution: A va directement à sa fontaine a. 2e Solution inverse: C va directement à sa fontaine c.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

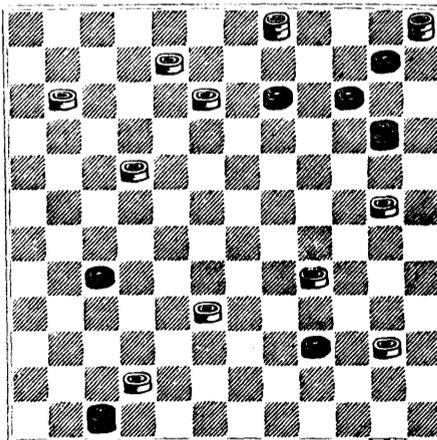
Enigme No. 18.—V. P., le Dupas; A. Bélange, Québec. Anagrammes. En entier: V. P., le Dupas. En partie: A. de Marchisai, M. Bellefeuille, Trois-Rivières; A. Duguay, Montréal; B. E. Pelland, Berthier; Ar. Pelletier, Ia. Enosh Lepage, Québec. Curiosité: Les trois voisins.—Is. E. Lepage, A. de Marchisai, Ar. Pelletier, B. E. Pelland, A. Duguay; P. P., Arthabaskaville; G. Lionais, Jos. Bérubé, J. D. X., Brompton Falls; A. B. O. O., Somerset; Lizzie, Sorel; Un Acadicien, Shédiac; T. P. Paradis, Matane; A. Demers, E. Cardinal, A. Bisailon, Laprairie; P. Lagacé, Québec; H. F. Rousseau, Montréal; X., Laprairie; F. E. Letourneau, Côteau St. Pierre; H. Cadieux, L. Adam, Ste. Marie de Monnoir.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal. Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 47 Par L. H. C., Montréal.

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 45 Première manière

Les Blancs jouent de 23e à 3 65e 20 3e 19 et gagnent Les Noirs jouent de 19e à 31 14

Deuxième manière

23e à 3 65e 71 54e 15 3e 9 15e 2 71e 54 et gagnent

Solutions justes du Problème No. 45

Montréal:—C. Labelle et L. H. C.

Québec:—N. Langlois, R. Roussel, J. Lemieux et O. Tardif.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

MARIAGE

A Indian Orchard, Mass., par le Rév. M. Landry, M. Eusebe F. Tétrault, marchand, à Demoiselle Phélie Adams, tous deux du Vendroit. L'heureux couple est parti par le train du même jour pour aller visiter l'Exposition de Philadelphie.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table with columns for FARINE, GRAINS, and LÉGUMES, listing various food items and their prices.

Table with columns for GRAINS, listing items like Blé par minot, Pois, Orge, etc., and their prices.

Table with columns for LÉGUMES, listing items like Pommes au baril, Patates par poche, etc., and their prices.

Table with columns for LAITIÈRE, listing items like Beurre frais à la livre, Beurre salé, etc., and their prices.

Table with columns for VOLAILLES, listing items like Dindes (vieux) au couple, Dindes (jeunes) do, etc., and their prices.

Table with columns for GIBIERS, listing items like Canards (sauvages) par couple, do noirs par couple, etc., and their prices.

Table with columns for VIANDES, listing items like Bœuf à la livre, Lard do, Mouton au quartier, etc., and their prices.

Table with columns for DIVERS, listing items like Sucre d'érable à la livre, Sirop d'érable au gallon, etc., and their prices.

Table with columns for DIVERS, listing items like Miel à la livre, Œufs à la douzaine, etc., and their prices.

Marché aux Bestiaux

Table listing various types of beef (Bœuf), veal (Veaux), and other livestock with their respective prices.

Table listing various types of sheep (Agneaux) and hogs (Cochons) with their respective prices.

Table listing various types of poultry (Poules, Canards) with their respective prices.

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY.

DEVINS' WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults.

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

APPROUVÉES PAR LA FACULTE MEDICALE

À vendre chez les Pharmaciens, et DEVINS & BOITON, Rue Notre-Dame, Montréal.

RECOMPENSE

L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique, 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Alarie, alias Alaire, qui était au No. 53, rue Sanguinet, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations courtoises.

ON DEMANDE

Une bonne COUTURIÈRE, munie de recommandations, et qui veut s'engager au mois dans une famille. S'adresser au numéro 92, Rue du Champ-de-Mars.

A. BEAUCHEMIN & CIE

FABRICANTS DE

Moulins à Battre

304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2

Remercient beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304 1/2, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page.

La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comté d'Hochelaga,

No. 194, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

OFFICIERS:

WILLIAM RUTHERFORD, PRÉSIDENT. JAMES GRANT, DIRECTEUR-GÉRANT.

DIRECTEURS:

J. K. WARD, Maire de Notre-Dame de Grâce. MICHEL LEFFEVRE, Maire du Coteau St. Louis. DUNCAN McDONALD, Entrepreneur de Chemins de Fer. NARCISSE TRUDEL, Maire de St. Henri. ALEX. HOLMES, Marchand de Bois, etc. Banquiers—LA BANQUE CONSOLIDÉE

Assurance Contre le Feu, de toute description, pourvu que ce ne soit pas sur des Risques spécialement hasardeux, entreprise à des conditions Equitables. 7-42-4-64

MELASSE

LA CIE. DE SIROP DECASTRO

OFFRE LES MARQUES SUIVANTES:

- BARBADAES, CIENFUEGOS, STE. LUCIE, MUSCOVADO, MARNÉE, CENTRIFUGE, FILTRÉE, SUGAR HOUSE.

LES DIFFÉRENTES QUALITÉS DE SIROPS.

Les commandes pour le Commerce de Gros seulement sont reçues.

88, RUE KING, MONTREAL.

7-40-4-61

LE PLUS GRAND ÉTABLISSEMENT

MARCHANDISES SÈCHES

MONTREAL

EST SANS CONTREDIT (CELUI DE

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE

(A l'Enseigne de la Boule Verte.)

Toutes leurs MARCHANDISES ont été choisies avec une scrupuleuse attention sur les MARCHÉS CANADIENS, AMÉRICAINS ET EUROPÉENS. De plus, A. P. & CIE. achètent beaucoup aux Indes et JOBBENT énormément des Principales Manufactures, ce qui leur permet de

Vendre à des Prix plus bas que partout ailleurs.

Ils gardent constamment en main l'assortiment le plus grand; et toutes les familles peuvent être certaines de trouver à leur MAGASIN toute espèce de Marchandises, depuis les communes jusqu'aux Marchandises les plus fines et les plus riches. C'EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR LES FAMILLES.

POUR VOS ACHATS D'AUTOMNE, allez chez A. PILON & CIE.; c'est là où les GROS DRAPS, les RATINES, les TWEEDS CANADIENS, ANGLAIS et BOOS-SAIS, les ÉTOFFES A ROBES, les MÉRINOS NOIRS et de COULEUR, les ALPACAS, les WINCEYS, les CHALES, les ÉTOFFES A MANTEAUX, les COULVERTES DE LAINE, les SOIES NOIRES ET DE COULEURS, les BAS DE LAINE, les CAPOTS DE GAOUTCHOU, les CORSETS, etc., etc., sont

Vendus à des Sacrifices Enormes.

Nous attirons l'attention toute particulière des Dames sur notre magnifique assortiment de

Chapeaux, Fleurs et Articles de Modes.

Nous avons en main ce qu'il y a de plus beau et nous le vendons à très-bas prix.

Nous avons 20 Modistes de première classe pour les Chapeaux.

Les patrons de Robes et Manteaux sont donnés gratis.

HABILLEMENTS FAITS A ORDRE sous le plus court délai par un Tailleur d'expérience.

Demandez les CORSETS PLASTIQUES. N'oubliez pas la place:

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

(A l'Enseigne de la Boule Verte.)

7-37-52-57



VENTILAT UR

BREVETE

DR

GEO. YON

FERBLANTIER

ET

PLOMBIER

Approuvé par les hommes de science et de l'art, la portée de toutes les bourses

Table listing various types of fans and their prices, including Aspirateur pour tuyaux de poêle, Aspirateur pour poêles de passage, etc.

Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal. \$50 à \$55

EN VENTE AU No. 241, RUE St. LAURENT, MONTREAL.

UN ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLOUÉ AU COMMERCE.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pléinement garantis, Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUSTIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc. Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dis-sentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMEKY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renouvreur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL. 7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEBARATS.